

bibliodiversité



Susan Hawthorne

BIBLIODIVERSITÉ

Manifeste pour une édition indépendante

Traduit de l'anglais par Agnès El Kaïm
Préface d'Hélène Kloeckner

ÉDITIONS Charles Léopold Mayer

38, rue Saint-Sabin – 75011 Paris/France
Tél. et fax: 33 [0]1 48 06 48 86/www.eclm.fr

Les **Éditions Charles Léopold Mayer**, fondées en 1995, ont pour objectif d'aider à l'échange et à la diffusion des idées et des expériences de la Fondation Charles Léopold Mayer pour le progrès de l'homme (FPH) et de ses partenaires. Les ECLM sont membres de la Coredem (Communauté des sites de ressources documentaires pour une démocratie mondiale) qui rassemble une trentaine d'associations, d'instituts de recherche et de réseaux autour d'un moteur de recherche (scrutari), d'un glossaire commun, le LexiCommon, et de la collection « Passerelle » : www.coredem.info

Vous trouverez des compléments d'information, des mises à jour, l'actualité de l'auteur, etc., sur le site www.eclm.fr

Susan Hawthorne travaille dans l'édition depuis plus de trente ans en tant qu'éditrice, auteure, organisatrice de festivals, critique. Après avoir été quatre ans correctrice chez Penguin Australia, elle a fondé en 1991 Spinifex Press avec Renate Klein. Elle a produit de nombreux travaux sur l'industrie du livre, coorganisé des formations au numérique pour des maisons d'édition de toutes tailles, enseigné l'édition et l'écriture créative, et activement pris part à des organismes de haut niveau réunissant des éditeurs et des auteurs. Elle est membre de l'Australian Society of Authors (ASA), de PEN Melbourne, de Poetry Australia, du Small Publishers Network (SPN) et de l'Independent Publishers Committee of the Australian Publishers Association (APA). Depuis 2011, elle est coordinatrice du réseau anglophone de l'Alliance internationale des éditeurs indépendants. Elle est professeure auxiliaire au sein du programme d'écriture de la James Cook University et éditrice chez Spinifex Press.

Du même auteur sur la question de la bibliodiversité :

- > "Fair Trade and Fair Speech: Feminist publishing in the 21st century", Wheeler Centre for Books, Writing and Ideas, Melbourne, 19 mars 2014.
- > "Independent publishers around the world: Scenario, perspectives, bibliodiversity", table ronde de l'Alliance internationale des éditeurs indépendants avec des éditeurs du Brésil, d'Afrique du Sud et de Suisse, Foire du livre de Francfort, 9 octobre 2013.
- > "Bibliodiversity: The power of the local in the global", SPUNC Conference, Wheeler Centre for Books, Writing and Ideas, Melbourne, 8 novembre 2012.
- > "Publishing Change see Digital see Bibliodiversity", discours introductif, Australia New Zealand Society of Indexers Annual Conference, Melbourne, 12 septembre 2011.
- > "Indicators of Bibliodiversity: A multiversalist's matrix", *Bibliodiversity* n°1, janvier 2011, p. 86-95, <http://www.bibliodiversity.org/Bibliodiversity%20Indicators.pdf>
- > *Wild Politics: Feminism, Globalisation and Bio/diversity*, Melbourne, Spinifex Press, 2002.



L'Alliance internationale des éditeurs indépendants

est une association à but non lucratif composée de 400 maisons d'édition indépendantes dans 46 pays différents qui organise des rencontres internationales et mène des actions de plaidoyer en faveur de l'indépendance. Elle soutient aussi des projets éditoriaux internationaux – soutien qui peut prendre la forme d'une aide à la traduction ou à la coédition. Par ailleurs, elle développe un centre de ressources en ligne dédié aux problématiques de l'édition

indépendante internationale (notamment aux enjeux de l'édition numérique via Labo numérique). Enfin, l'Alliance contribue à la promotion et à la diffusion des productions du Sud et tente, modestement, d'inverser le sens « unique » des flux commerciaux. L'Alliance participe ainsi à une meilleure accessibilité des œuvres et des idées, à la défense et à la promotion de la bibliodiversité.

Originally published in 2014 as *Bibliodiversity, a manifesto for independent publishing* by Susan Hawthorne, Spinifex Press.

© Susan Hawthorne 2014

Pour l'édition française :

© Éditions Charles Léopold Mayer, 2016

Essai n° 216

ISBN 978-2-84377-197-2

Mise en pages : La petite Manufacture – Delphine Mary

Conception graphique : Nicolas Pruvost

ÉDITIONS
D'EN BAS

© Éditions d'en bas

ISBN 978-2-8290-0529-9

Créées en 1976 par Michel Glardon, les **Éditions d'en bas** se sont imposées depuis lors comme une maison au profil affirmé, aspirant à donner la parole aux « exclu-es » de tous bords et à développer de nouveaux regards sur la vie politique et sociale contemporaine. Organisées autour d'un réseau de coopérateurs et de souscripteurs liés aux

multiples engagements de son fondateur, les Éditions ont accompagné et diffusé, à travers plusieurs collections, les luttes et mouvements sociaux du moment. Essais et dossiers historiques, sociologiques et politiques, témoignages et récits de vie, textes littéraires d'horizons multiples, traductions témoignent de la diversité d'un catalogue riche aujourd'hui de plus de 450 titres.

www.enbas.net

contact@enbas.ch



© Éditions Ruisseaux d'Afrique

Ruisseaux d'Afrique est distributeur de ce livre au Bénin.

Ruisseaux d'Afrique est une maison d'éditions béninoise, spécialisée en jeunesse. Sa production est aussi tournée vers la présentation de l'art africain et de la vie en Afrique. Elle est un podium d'expression pour les auteurs, les artistes, les illustrateurs et les peintres africains. Les éditions Ruisseaux d'Afrique sont impliquées dans plusieurs réseaux panafricains et internationaux de coédition.



© Presses Universitaires d'Afrique

ISBN : 978-9956-444-92-8

Fondée en 1995, les **Presses Universitaires d'Afrique** militent activement pour la promotion de la bibliodiversité.



© Éditions Jamana

ISBN : 978-99952-1-093-9

Première maison d'édition privée du Mali, les **éditions Jamana** ont été créées en 1988. Elles accordent la priorité aux publications en langues nationales et à celles destinées aux femmes et aux enfants. Conscientes qu'il ne peut y avoir de développement durable de notre pays sans la promotion des langues nationales, les éditions Jamana encouragent fortement leur utilisation dans le système éducatif. La littérature de jeunesse, secteur d'avenir de l'édition africaine, a une place de choix dans la politique éditoriale de Jamana. Les éditions Jamana s'occupent aussi de l'édition préscolaire, scolaire, parascolaire et universitaire. Maison d'édition à vocation panafricaine, les éditions Jamana encouragent toutes les formes de partenariat : coédition, diffusion, adaptation d'ouvrage, vente de droits.



Le logo « **Le livre équitable** » est attribué par l'Alliance internationale des éditeurs indépendants à des ouvrages publiés dans le cadre de partenariats éditoriaux internationaux entre éditeurs indépendants de différentes aires linguistiques (ou d'une même aire linguistique). « Le livre équitable » peut ainsi symboliser le renforcement des flux de traduction entre diverses langues et/ou la mise en place de processus

de coéditions solidaires entre éditeurs indépendants, contribuant à une plus grande circulation et diversité des textes et des idées – à une plus grande bibliodiversité.



REMERCIEMENTS

Mes remerciements vont à l'Alliance internationale des éditeurs indépendants, basée à Paris, et à ses réseaux d'éditeurs indépendants présents sur de nombreux continents. Je remercie tout particulièrement Laurence Hugues et Juan Carlos Sáez pour leurs commentaires précieux et avisés au sujet de mon texte. Merci également à tous les membres de maisons d'édition qui ont exprimé leurs idées à l'occasion de différentes réunions et m'ont donné l'énergie de rédiger ce manifeste. S'ils ont apporté leur contribution à ma réflexion, ils ne sont toutefois pas responsables de contenu final de cet ouvrage.

J'adresse également mes remerciements à tous les éditeurs indépendants avec qui j'ai travaillé durant de longues années. Ils viennent de nombreux pays : Bangladesh, Chili, Inde, Allemagne, Afrique du Sud, États-Unis, Aotearoa/Nouvelle-Zélande, Canada, Turquie, Royaume-Uni, et bien d'autres encore. Un remerciement particulier à tous les éditeurs et libraires féministes d'hier et d'aujourd'hui qui m'ont aidée à apprendre mon métier durant les premières années. Leur parcours continue d'être une source d'inspiration pour moi. J'ai entrepris ce long voyage avec Renate Klein depuis la fondation de Spinifex Press, en 1991. Il ne m'aurait jamais conduite aussi loin sans son enthousiasme, sa passion et son amour. Merci aussi à toutes les femmes qui ont fait de Spinifex ce qu'elle est aujourd'hui. Merci à Renate, Pauline Hopkins et Maree Hawken pour leurs formidables compétences éditoriales.

Cela fait plusieurs décennies que je me penche sur les questions qui sont abordées dans ce manifeste, et l'essentiel de ce que je sais sur les règles du commerce international, je l'ai appris lorsque j'ai entamé mon doctorat. Je n'ai véritablement compris comment tout cela fonctionnait qu'en me lançant dans ce métier et en réfléchissant à notre expérience collective en tant qu'éditeurs féministes et indépendants. Arrivée au terme de ce manifeste, je me rends compte que ce n'est qu'un début : tous les chapitres de ce petit livre pourraient être étoffés. Nous devons poursuivre notre étude des libraires indépendants, des traducteurs, des bibliothécaires et des commentateurs de médias, ainsi que de tous ceux qui produisent des idées et des images et sans qui l'industrie de l'édition n'existerait pas.

*Je continuerai à être aventureuse, à changer, à suivre mon esprit
et mes yeux, refusant d'être étiquetée, et stéréotypée. L'affaire
est de se libérer soi-même : trouver ses vraies dimensions,
ne pas se laisser gêner.*

VIRGINIA WOOLF, *JOURNAL D'UN ÉCRIVAIN*, 1953



PRÉFACE

*Par Hélène Kloeckner,
présidente de l'Alliance internationale des éditeurs indépendants*

La première fois que j'ai entendu parler du livre *Bibliodiversity: A Manifesto for Independent Publishing*, c'était le 21 septembre 2014, journée de la bibliodiversité, au cours d'une conférence donnée à l'Open Book Festival du Cap, en Afrique du Sud, par Susan Hawthorne.

Au même endroit et au même moment se tenait la rencontre de clôture des Assises internationales de l'édition indépendante, organisée par l'Alliance internationale des éditeurs indépendants, dont Susan est membre via la maison d'édition Spinifex, et coordinatrice du réseau anglophone. Soixante éditeurs et éditrices, représentant plus de quatre cents maisons d'édition de plus de quarante-cinq pays, s'y retrouvaient pour travailler ensemble et élaborer une déclaration commune afin de défendre et de promouvoir la bibliodiversité. À l'issue de la rencontre, chacun-e devait pouvoir endosser ce texte, discuté mot à mot, et même virgule à virgule (déformation professionnelle oblige!), et le présenter aux autorités et aux acteurs de la chaîne du livre de son pays, qu'il s'agisse du Cameroun, de l'Argentine, de l'Inde, de l'Espagne... Un formidable exercice d'écoute de l'autre, de respect, de dialogue interculturel.

L'Alliance internationale des éditeurs indépendants porte en son sein des voix différentes, toutes uniques, celles d'éditeurs et d'éditrices capables cependant de se rassembler autour d'analyses et d'aspirations communes, mais

aussi de discuter âprement sur la signification et la portée de tel ou tel concept, ou la façon de répondre aux défis qui s'imposent à eux. Des éditeurs et éditrices également capables de coéditer – *éditer ensemble* – des livres portant un point de vue particulier, personnel, discordant. Éditer, c'est travailler sur un texte, le traduire, et assurer sa diffusion. Mais c'est d'abord choisir ce texte plutôt qu'un autre, et l'inscrire dans un catalogue, l'*assumer*, en apposant le nom et le logo de sa maison d'édition sur la couverture du livre achevé.

Après sa parution en Australie en 2014, *Bibliodiversity* a été traduit en français par les éditions Charles Léopold Mayer en coédition avec les éditions d'en bas, les éditions Ruisseaux d'Afrique, les Presses Universitaires d'Afrique et les éditions Jamana, en espagnol, pour une coédition en Espagne et en Amérique latine (Argentine, Chili, Uruguay, Colombie, Mexique, Bolivie), et en arabe, par des éditeurs de Tunisie, du Liban, de Syrie et d'Égypte. C'est l'une des forces de l'Alliance internationale des éditeurs indépendants : soutenir des coéditions qui permettent à des ouvrages d'être traduits et diffusés loin du pays et du continent où ils sont nés, loin de leur contexte culturel d'origine.

Ce manifeste traite d'une problématique majeure pour l'ensemble des éditeurs membres de l'Alliance, mais en faisant un pas de côté, puisqu'il intègre une analyse féministe, aux côtés de l'analyse environnementale plus classique et plus attendue, qui permet d'éclairer le concept de bibliodiversité, tiré de celui de biodiversité.

Susan Hawthorne est une éditrice féministe. Je suis moi-même une féministe, chargée de promouvoir l'égalité

entre les femmes et les hommes à Sciences Po. Si nous nous retrouvons sur bien des points, nous n'avons pas nécessairement la même analyse des processus à l'œuvre et des mesures à prendre. Comme le seront peut-être certains lecteurs, j'ai d'abord été surprise de voir surgir dans ce livre la question des discriminations et des violences faites aux femmes. «Le féminisme constitue un élément incontournable de la bibliodiversité», écrit Susan Hawthorne. Voilà qui étonne et qui détonne au premier abord. Certes, les inégalités de genre sont tellement ancrées et transversales qu'il est possible de les débusquer en de maints endroits. Mais cela n'est pas, à mon sens, toujours et partout pertinent.

Et pourtant. Entre l'égalité, la diversité (des individus) et la bibliodiversité, il y a un continuum, et même plusieurs liens. Citons un seul des aspects développés dans ce livre: la monoculture cause une perte de diversité du vivant; la propagation continue d'une image monolithique et globalisante des femmes, envisagées comme des êtres fragiles, chargées en priorité du soin à autrui et du plaisir charnel des hommes, réduit toute complexité, et cause elle aussi une perte de diversité du vivant. Au-delà, c'est la possibilité d'expression (équitable) de toutes les communautés dominées qui est en jeu dans ce texte. En intégrant le féminisme, l'antiracisme, l'environnement, le numérique dans son analyse de la bibliodiversité, Susan Hawthorne nous donne un précipité des enjeux et des défis de notre époque. «Faisons en sorte de constituer des sols riches afin que les formes culturelles, les histoires et les contenus qui garantissent l'intégrité sociale de la bibliodiversité puissent perdurer», écrit-elle. En publiant ce livre, et tant d'autres

BIBLIODIVERSITÉ

qui interrogent, dérangent, font réfléchir et discuter, les éditeurs s'attellent à ces défis, permettent aux idées de s'épanouir, aux lecteurs de s'émanciper, et contribuent à la richesse du monde. Qu'ils en soient remerciés!

INTRODUCTION

La globalisation que connaît l'édition aujourd'hui est le fruit de la dernière grande vague de fusions et de rachats qui ont jalonné ce secteur durant le siècle dernier. Bien avant cela, au xv^e siècle, l'Église ayant réquisitionné l'imprimerie pour ses propres productions, un grand nombre de livres et de brochures voyaient le jour grâce à l'industrie artisanale qui s'était développée autour des écrivains et des penseurs. Ainsi, même si elles ont toujours rencontré des difficultés pour faire publier leurs idées, les minorités, comme les femmes ou les auteurs issus de populations colonisées et réduites en esclavage, parvenaient tout de même à diffuser leurs écrits. Au xx^e siècle, le livre devient populaire dans le monde entier, en partie grâce au format poche, avec son papier bon marché et sa couverture souple. Le poche est lancé dans les années 1930 par le fondateur de Penguin, Allen Lane, qui le rend accessible au grand public anglophone pour la modique somme de 2,5 pence par exemplaire. Je me souviens encore des rangées de Penguin orange, de Pelican bleus et de romans policiers verts qu'il y avait dans la librairie de notre région rurale d'Australie!

En ce xxi^e siècle, on nous promet que le « numérique » va nous sauver, qu'il faut passer au livre électronique, au prix défiant toute concurrence, et que nous allons pouvoir publier notre propre prose d'un simple clic. Mais qu'en est-il vraiment? Entrons-nous dans la première ère de l'autoédition de masse? Avons-nous encore besoin d'éditeurs et de relecteurs? Quel rôle les éditeurs indépendants peuvent-ils

jouer dans une économie mondialisée où le marketing est roi ?

À l'heure où l'économie de marché, et, à travers elle, ces mastodontes ultracapitalisés dont les noms sont sur toutes les lèvres des lecteurs, nous promet monts et merveilles, le processus de concentration de l'édition suit le même parcours que l'industrialisation dans d'autres secteurs. Dans tous les cas, l'objectif est un contrôle toujours plus grand des individus, que l'on affirme satisfaire grâce aux produits vendus. Tandis que les « géants pharmaceutiques » se mêlent de méthodes agricoles, les « géants de l'édition » ont entrepris de nous distraire avec leurs toutes dernières lignes de produits, leurs offres promotionnelles et leurs livres vendus une bouchée de pain. Mais à l'instar du producteur laitier qui cède son lait à perte aux supermarchés, l'éditeur est censé vendre des livres qui ont été travaillés pendant des années, relus des heures durant, composés graphiquement avec soin, pour quelques dollars seulement.

Peu enclins à l'originalité, à la prise de risque, à l'inventivité, les poids lourds de l'édition mondialisée ne se préoccupent pas de soutenir des livres audacieux et pertinents dans leur message, susceptibles de devenir des références pour les générations à venir. Ils ne se soucient que de chiffres, de conformité et s'attachent à répéter la formule qui a engendré le dernier best-seller. S'agira-t-il d'une histoire à la J. K. Rowling, d'une refonte tout aussi érotique de *Cinquante nuances de Grey* ou bien d'un énième *Twilight* peuplé de zombies à la démarche robotisée ? L'édition dans sa version industrielle, avec ses ventes colossales et son marketing écrasant, éliminera toute production qui sort du lot, la

dénaturera ou en fera un produit culturel à taille unique. Bientôt, on créera des lignes de livres comme on crée des lignes de sous-vêtements. Comme l'a dit André Schiffrin à propos du marché libre des idées: « Il ne s'agit pas de la valeur commerciale des idées. Il s'agit de faire en sorte que les idées, quelles qu'elles soient, aient la possibilité d'être soumises au grand public, formulées et défendues pleinement¹. » Dans le modèle de l'édition de masse, chaque livre doit être amorti et rembourser les externalités telles que les bureaux et les salaires des dirigeants. En conséquence, les livres qui démarrent lentement mais qui ont une vie longue, ceux qui modifient les normes sociales sont moins susceptibles d'être publiés.

En quête d'une autre voie, les éditeurs indépendants veulent s'impliquer dans la société et utiliser des méthodes qui reflètent la place spécifique qu'ils occupent. Ils ne produisent pas de nouveautés à la chaîne. Même si la plupart d'entre eux sont souvent sous-payés et manquent de ressources, ils arrivent d'une manière ou d'une autre à faire exister leurs ouvrages. Les petits éditeurs indépendants ressemblent à ces plantes rares qui surgissent au milieu de pousses plus imposantes, mais apportent quelque chose de

1. André Schiffrin, *The Business of Books: How International Conglomerates Took over Publishing and Changed the Way We Read*, Londres, Verso, 2001. Cité dans Meredith Sue Wills, "The Business of Books by André Schiffrin" [critique], American Ethical Union Library, 2001, <http://www.meredithsuewills.com/Business%20of%20Books.html>, visité le 22 avril 2014.

différent : elles nourrissent le sol et enrichissent le monde environnant de leurs couleurs et de leurs senteurs.

Selon la définition de l'Alliance internationale des éditeurs indépendants, un éditeur est indépendant s'il ne reçoit ni fonds ni soutien, financier ou en nature, de la part d'institutions telles que des partis politiques, des organisations religieuses ou des universités, qui conférerait à celles-ci un droit de regard sur la publication. Cette définition n'interdit pas aux éditeurs de bénéficier de subventions dans la mesure où la ligne éditoriale ne doit pas être déterminée par l'autorité accordant la subvention. Autre élément important de cette définition : les bailleurs de fonds doivent participer activement à la gestion de la maison d'édition (ils ne doivent pas faire office de simples vecteurs de profits à court terme pour une banque ou une société). En outre, le catalogue doit présenter un juste équilibre entre ouvrages de fonds et nouveautés. Les éditeurs indépendants doivent également s'interroger sur leur capacité à encourager la bibliodiversité en organisant des débats publics, en collaborant avec des libraires indépendants, des bibliothèques municipales et des organismes locaux, et en établissant des partenariats internationaux avec d'autres éditeurs indépendants de façon à produire des coéditions et des traductions. La publication de l'œuvre originale d'un auteur constitue également un élément important à privilégier par rapport à l'achat de sous-licences de livres grand public².

2. Cette définition provient d'un ensemble de débats organisés lors de réunions de l'Alliance internationale des éditeurs indépendants, en présence notamment du

Les éditeurs indépendants ne sont pas des hybrides, ils représentent au contraire la source même de la diversité culturelle. Ils apportent de la bibliodiversité face à ce monstre tentaculaire que sont la publication et la vente de livres à la chaîne. Ce manifeste évolue tel un équilibriste à la frontière périlleuse entre l'optimisme à long terme et le pessimisme à court terme. Un grand nombre de défis se dressent devant les éditeurs indépendants sur ce marché mondialisé, et l'avènement de la publication numérique ouvre de nouvelles perspectives tout en menaçant de recoloniser les idées et la propriété intellectuelle. Les écrivains, éditeurs, libraires, bibliothécaires, lecteurs et critiques évoluent dans un environnement chargé sur le plan politique. L'édition est une activité sociale et culturelle par où le changement est susceptible d'arriver, mais ceux qui ne sont pas du côté de la justice sociale et du débat ouvert peuvent également se l'approprier.



I. LA BIBLIODIVERSITÉ

Les pays riches, qui prêchent le libre-échange, appliquent le protectionnisme le plus rigide à l'égard des pays pauvres, ils transforment tout ce qu'ils touchent en or pour eux-mêmes et en fer-blanc pour les autres, y compris la production des pays sous-développés.

EDUARDO GALEANO, *LES VEINES OUVERTES DE L'AMÉRIQUE LATINE*¹

De même que la santé d'un écosystème se mesure à sa biodiversité, celle d'un système écosocial se voit à sa multi-
versité, et celle du secteur de l'édition à sa bibliodiversité.

La **biodiversité** désigne le système autosuffisant complexe d'une niche écologique dans un lieu donné. Elle inclut la diversité génétique au sein des espèces et des écosystèmes. Elle concerne les plantes, les animaux et les micro-organismes. Elle « comprend toutes les espèces actuellement présentes sur terre, les variations qui existent au sein de ces espèces, les interactions entre les organismes et leur environnement biotique et abiotique, ainsi que l'intégrité de ces interactions² ». J'inclus pour ma part dans la notion de biodiversité la diversité *culturelle* et je m'en inspire pour définir la bibliodiversité.

1. Eduardo Galeano, *Les Veines ouvertes de l'Amérique latine*, Plon, 1981, p. 140.

2. John Gowdy et Carl N. McDaniel, "One World, One Experiment: Addressing the biodiversity-economics conflict", *Ecological Economics* 15 (3), p. 181-192, 1995, p. 182.

La **multiversité** repose sur une approche épistémologique qui prend en compte la situation géographique et l'environnement de celui ou de celle qui sait. Elle accorde de la valeur au savoir local. Elle n'essaie pas de barrer la route à ceux qui apportent les idées les plus originales, celles qui résistent aux courants dominants qui s'expriment partout dans le monde à travers la religion, le capitalisme, la consommation débridée et le militarisme.

La **bibliodiversité** est un système autosuffisant complexe qui regroupe l'art de raconter des histoires, l'écriture, l'édition et tous les autres types de production de littérature orale³ et écrite. Les écrivains et les producteurs s'apparentent aux habitants d'un écosystème. La bibliodiversité contribue à l'épanouissement de la culture et à la bonne santé du système écosocial.

Il est intéressant d'appréhender la bibliodiversité en partant de ses origines. À l'instar des racines des vieux arbres bien ancrées dans le sol, celles de la culture sont profondément enfouies. Avec le temps, une veine riche de savoir s'est formée, et lorsqu'un arbre ne peut pas puiser dans ce substrat de connaissances, il meurt faute de nutriments. Mais il n'est pas seul. Il a établi une relation

3. Quelques exemples de littérature orale : *L'Iliade* et *L'Odyssée* d'Homère, l'épopée indienne du *Mahabharata*, les cycles de chansons des Aborigènes d'Australie tels que *Djanggalgul*, ainsi que toutes sortes de littératures orales venues du monde entier. La littérature orale comprend également quantité de chants, poèmes et histoires inspirés des traditions, ainsi que des recettes de cuisine et des remèdes médicinaux. Elle inclut également, dans le secteur des métiers, les instructions liées à la fabrication d'objets comme les instruments de musique.

d'interdépendance avec quantité d'organismes, de plantes et d'animaux présents autour de lui.

De même qu'un écosystème est riche en biodiversité lorsqu'il présente un «équilibre dynamique⁴», c'est-à-dire lorsqu'une espèce ne l'emporte pas sur les autres au point d'entraîner leur exclusion, un système économique et social n'est en état d'équilibre dynamique que lorsque des voix différentes et nombreuses peuvent être entendues. Il y a homogénéisation des écosystèmes lorsque les effets néfastes de la mondialisation comme l'agriculture intensive, l'élevage industriel, l'agro-industrie et les organismes génétiquement modifiés en viennent à dominer l'environnement. De même, dans le système économique et social, le manque de diversité médiatique et la concentration des secteurs de l'édition et de la vente empêchent une multitude de voix d'être entendues ou lues. On est alors en présence de «monocultures de l'esprit⁵» qui sont tout aussi destructrices que les monocultures agricoles ou militaires. Lorsque l'habitat social est envahi par des monocultures épistémologiques – des voix individuelles proclamant toutes la même chose –, l'équilibre dynamique s'en ressent et ceux qui ont quelque chose de nouveau ou de différent à dire ne sont pas pris en compte. Dans un tel contexte, la recherche d'une approche qui privilégie la multiversité constitue la première étape à accomplir. Pour que celle-ci se

4. Pour de plus amples informations sur l'«équilibre dynamique», voir les pages 38 et 71.

5. Vandana Shiva, *Monocultures of the Mind: Perspectives on Biodiversity and Biotechnology*, Penang, Malaisie, Third World Network, 1993.

développe, elle doit s'accompagner d'un phénomène équivalent dans l'édition : c'est là que s'impose le besoin d'une démarche favorisant la bibliodiversité.

La bibliodiversité est possible dès lors que les profondeurs du sous-sol culturel sont riches et qu'une multiplicité de positions épistémologiques est encouragée. J'appelle cela la *multiversité culturelle*. Les petits éditeurs indépendants y contribuent à travers la publication exigeante de supports culturels (livres puisant dans un savoir non homogénéisé, par exemple) et la production de livres exposant une grande variété de points de vue.

C'est un groupe d'éditeurs chiliens, à qui l'on doit la création de l'Asociación de Editores Independientes de Chile, dans les années 1990, qui a inventé le terme *bibliodiversidad* [bibliodiversité]. « La financiarisation du monde éditorial – achat de maisons d'édition par des acteurs du monde de l'entreprise sans aucun lien avec le métier d'éditeur et mise en place d'une politique de rentabilité élevée – implique une perte d'indépendance et bien souvent un remaniement de la ligne éditoriale⁶. »

Ou, comme l'a dit Françoise Benhamou dans un discours prononcé à l'occasion d'une réunion de l'Alliance internationale des éditeurs indépendants : « Dans le cas de la biodiversité, la variété renvoie tout simplement au nombre d'espèces, ce qui, dans le monde de l'édition, correspondrait

6. Alliance internationale des éditeurs indépendants, *Déclaration internationale des éditeurs indépendants pour la protection et la promotion de la bibliodiversité*, Paris, Alliance internationale des éditeurs indépendants, 2007, p. 2.

au nombre de titres. Mais on ne peut se contenter d'une telle définition. J'y reviendrai. Le second facteur mis en exergue par le concept de biodiversité est l'équilibre entre les espèces. En matière de biodiversité, la signification est simple : il existe différentes espèces, mais si certaines sont présentes en très grand nombre tandis que d'autres sont très rares, il est probable que les premières mangeront les autres ou l'emporteront sur elles. C'est ce qui se produit dans le monde de l'édition et qui nous inquiète : la prédominance des livres à succès sur les étals des supermarchés, mais surtout chez les libraires, fait que ces ouvrages l'emportent sur d'autres titres, plus difficiles à défendre⁷.»

Lorsque, dans les années 1970 et 1980, les féministes ont été confrontées à une industrie internationale du livre dominée par les hommes, elles ont dû relever le même type de défi. Des alliances entre éditeurs, distributeurs et auteurs, qui ont partagé leurs compétences et constitué des réseaux, se sont mises en place, ce qui a facilité la coédition.

En 1984 s'est tenue à Londres la première Foire internationale du livre féministe, réunissant des éditeurs et des auteurs de plusieurs continents. Durant la décennie qui a suivi, c'est tous les deux ans que, par milliers, écrivains, lecteurs, traducteurs, éditeurs, libraires, bibliothécaires, et bien d'autres, se sont retrouvés lors de cette même foire

7. Françoise Benhamou, in «Les Assises et leurs suites. Comptes rendus des Assises internationales de l'édition indépendante et programme prévisionnel d'action 2008-2009 de l'Alliance des éditeurs indépendants», Alliance internationale des éditeurs indépendants, (Paris,) 7 octobre 2009, p. 28-29.

qui a eu lieu à Oslo, Montréal, Barcelone, Amsterdam et Melbourne. Nous inventions alors la bibliodiversité populaire. Nous savions que ce que nous faisons était important, mais nous ignorions que ce réseau international en plein essor n'en avait déjà plus pour longtemps à vivre. Ces organisations autonomes conduites par des féministes n'avaient en effet ni structure, ni financement à long terme, ni centre administratif permanent (ironie de l'histoire, les foires se sont souvent tenues dans des lieux qui étaient sur le point de recevoir les Jeux olympiques et leurs infrastructures gigantesques).

Ces foires ont pu avoir lieu parce qu'il y a eu un puissant regain d'intérêt pour les écrits et les publications féministes, mais ce phénomène a très vite été battu en brèche par des « positionnements » théoriques dépolitisés et par le développement des grandes surfaces.

Les années 1980 ont été marquées par l'élaboration progressive de la théorie postmoderniste dans les universités. Les postmodernistes se sont intéressés au féminisme, à la théorie lesbienne et aux analyses radicales en matière de classes sociales et de races. Très vite, des termes comme « genre », « homo », « hybridité » et « ethnicisation » sont venus remplacer « sexisme » ou « misogynie » pour évoquer les préjugés fondés sur l'orientation sexuelle, la classe sociale ou la race. Ces nouveaux termes ont tué toute radicalité au sein des mouvements sociaux de masse. Qui, dans une manifestation, souhaite clamer son opposition à l'ethnicisation ? Personne n'a envie de protester contre le genre. Et comment trouver un slogan avec l'expression « violence sexuelle de genre » quand le mot « viol » convient parfaitement ?

Les manifestants veulent plutôt faire entendre leur voix au sujet de la haine, de l'oppression, de la misogynie et de l'exploitation. Les femmes veulent scander "*Take back the Night*⁸" ou « Ni Église, ni État, les femmes ont des droits ». Les militants veulent protester contre la guerre, la ségrégation raciale, la pauvreté et la destruction de l'environnement. Ils veulent élever la voix face à l'eugénisme et à la discrimination en raison du handicap, de l'âge ou du milieu social. Cet affaiblissement linguistique des mouvements sociaux de masse et cette idée selon laquelle une personne ne peut défendre que ceux qui ont le même statut social qu'elle ont fait taire des millions de voix.

Le postmodernisme a dissous l'énergie politique⁹. Il a dérobé la théorisation aux militants pour l'enfermer dans une tour d'ivoire. L'énergie politique a été mise au rebut, elle a été tétanisée.

L'apparition des grandes surfaces a elle aussi contribué à signer l'arrêt de mort des publications féministes. En 1993, lors de l'American Book Expo, les éditeurs épousant la cause des femmes se sont mis à discuter des stratégies des hypermarchés. Les libraires féministes s'étaient aperçus que Borders¹⁰ s'installait en face de chez eux, au coin de la rue, voire juste à côté des meilleures librairies indépendantes

8. Du nom d'une association qui lutte contre les violences sexuelles. Signifie littéralement « se réapproprier la nuit ». (N.d.T)

9. Somer Brodribb, *Nothing Mat(t)ers: A Feminist Critique of Postmodernism*, Melbourne, Spinifex Press, 1992; Diane Bell et Renate Klein (éd.), *Radically Speaking: Feminism Reclaimed*, Melbourne, Spinifex Press, 1996.

10. Chaîne internationale de librairies, de nationalité américaine, liquidée en 2011. (N.d.T)

qui, dans bien des cas, étaient également des librairies féministes disposant d'une clientèle très fidèle. La chaîne de librairies a immédiatement commandé les mêmes titres, mais elle a pu vendre les livres moins cher et proposer également un espace café. Bientôt, les écrivains féministes ont été approchés pour s'exprimer lors d'événements organisés par les grandes surfaces. Rien d'étonnant, donc, à ce que les clients « fidèles » se soient rapidement tournés vers les hypermarchés. N'oublions pas que le revenu disponible des femmes est généralement moins élevé que celui des hommes : l'attrait des prix bas a donc fonctionné à côté des autres atouts des grandes surfaces. On pourrait penser que même si les librairies féministes n'ont pas fait le poids, cette situation a finalement été favorable aux éditeurs défendant la cause des femmes, puisque le nombre de points de vente était multiplié par deux. Cela a en effet été le cas au début. Mais ces éditeurs se sont vite retrouvés à court de stock et se sont vus dans l'obligation de réimprimer (à l'époque, chaque réimpression devait se situer entre 1 500 et 2 000 exemplaires pour que le coût à l'unité reste suffisamment bas). Une fois la réimpression lancée, le stock commandé par la chaîne Borders se révélait souvent trop important et les retours arrivaient en masse. En définitive, les éditeurs se sont donc retrouvés avec un surplus et des frais d'entreposage en hausse. En outre, lorsqu'une librairie féministe fermait par manque de clients, les hypermarchés cessaient bien souvent de commander le stock de base que possédait la librairie en question. Ils ne proposaient donc aucun des titres obscurs qui attiraient les habitués dans la librairie. Ou s'ils les commandaient, ces livres se perdaient

au milieu de magasins surapprovisionnés aux rayonnages mal référencés. Ainsi, les libraires comme les éditeurs ont alors dû se battre pour survivre, et cette lutte a coïncidé avec deux autres phénomènes.

D'abord, cette époque a été marquée par la transformation technologique de l'industrie du livre. Borders et d'autres disposaient des ressources financières nécessaires pour informatiser l'ensemble de leur stock dans chaque point de vente. Inversement, les libraires indépendants, au chiffre d'affaires moins élevé, comptaient beaucoup sur les compétences de leur personnel qui connaissait les stocks et pouvait conduire les clients dans le bon rayon. La plupart d'entre eux n'avaient ni les compétences technologiques ni les moyens financiers requis pour se lancer dans ce nouveau mode de fonctionnement. Ceux qui ont tenté l'expérience ont rarement survécu. Le second phénomène a été l'arrivée d'amazon.com, perçue comme une attaque frontale contre l'un des détaillants féministes les plus reconnus du marché : Amazon Bookstore à Sacramento. Les propriétaires du magasin ont eu beau protester, intenter un procès à amazon.com et obtenir un dédommagement, ils ont fini par fermer boutique. Voyant cela, un grand nombre de libraires se sont découragés, fatigués de se démener pour survivre.

Peu de librairies féministes étaient encore debout à la fin des années 1990. Ont survécu celles qui disposaient des compétences en marketing, du savoir-faire technique et des financements nécessaires pour passer à l'ère de l'inventaire informatisé, ainsi que d'une solide clientèle capable de soutenir leur politique de survie. Le premier impact s'est fait sentir en Amérique du Nord avec la fermeture des librairies

féministes au Canada et aux États-Unis ; elles ont été suivies de près par les éditeurs eux aussi féministes, dont il n'est plus resté qu'une poignée. Les librairies et les éditeurs établis ailleurs dans le monde anglophone ont été rapidement touchés à leur tour à mesure que la mondialisation s'est étendue et que les grandes surfaces ont colonisé d'autres territoires.

Les éditeurs féministes n'étaient toutefois que les premiers sur la liste. D'autres éditeurs se retrouvent aujourd'hui dans la même situation. Interviewé en 2007 par la sociologue française Gisèle Sapiro, un éditeur américain s'est exprimé sur la difficulté de faire accepter des livres traduits par de grosses chaînes de magasins : « Quand on va voir de grandes chaînes avec des fictions traduites, elles font ce qu'on appelle l'« impasse » ; cela signifie, par exemple, qu'une chaîne qui possède 1 200 librairies n'achète aucune de ces fictions, elle n'aura pas un seul exemplaire à disposition parmi les livres traduits proposés¹¹. »

Ce scénario fait écho à ce qui se produisait depuis quelque temps déjà dans les secteurs des biens manufacturés et de l'agriculture, un phénomène qui fait l'objet d'études détaillées¹². Ce qui n'est pas abordé, en revanche, est le fait qu'une industrie parallèle était alors en plein essor, elle aussi aidée

11. Gisèle Sapiro, "Translation as a Weapon in the Struggle Against Cultural Hegemony in the Era of Globalization", *Bibliodiversity: Translation and Globalization* 3, février 2014, p. 39.

12. Susan Hawthorne, *Wild Politics: Feminism, Globalisation and Bio/diversity*, Melbourne, Spinifex Press, 2002.

par Internet et sa technologie inédite¹³, par les nouvelles règles appliquées au commerce mondial et par la prise de pouvoir du postmodernisme au sein des universités et des gouvernements de chaque pays, mais aussi des organismes supragouvernementaux comme l'Organisation internationale du travail (OIT) et les Nations unies (NU). Il s'agit de l'industrie du sexe, c'est-à-dire de la pornographie et de la prostitution, ce qui inclut la traite des femmes ou le trafic de certaines parties de leur corps (maternité de substitution et trafic d'organes)¹⁴.

J'établis un parallèle car les deux phénomènes – l'avènement d'Internet et la marchandisation croissante du corps des femmes à travers la prostitution – ne sont pas sans lien¹⁵. L'arrêt de la diffusion des idées se traduit toujours par de nouvelles formes d'oppression. À mesure que les foyers d'idées féministes ont disparu, une idéologie

13. La première fois que j'ai fait l'expérience du pouvoir d'Internet, c'était au Bangladesh en 1993, lors d'une conférence organisée par Farida Akhter, de l'ONG militante UBINIG, qui se consacre à la recherche. Il a d'emblée été évident qu'en tant que féministes d'Australie et du Bangladesh nous avons besoin de ce moyen de communication. Nous faisons déjà circuler l'information au niveau international grâce au fax, aux courriels et aux réunions. Les endroits qui ont mis le plus de temps à adopter les courriels étaient ceux qui se considéraient comme le centre du monde.

14. Pour une analyse féministe de ces sujets, voir Kajsa Ekis Ekman, *L'Être et la Marchandise : prostitution, maternité de substitution et dissociation de soi*, M éditeur, 2013; Janice G. Raymond, *Women as Wombs: Reproductive Technology and the Battle over Women's Freedom*, Melbourne, Spinifex Press, 1994; Janice G. Raymond, *Not a Choice, Not a Job: Exposing the Myths about Prostitution and the Global Sex Trade*, Melbourne, Spinifex Press, 2013.

15. Genevieve Bell, "A Theory of Shopping: A feminist reading of eCommerce", présenté à la George Washington University, Washington DC, 7 juin 2001.

libertaire s'est développée, qui reposait sur le « choix » de chacun en matière de consommation. De nombreuses féministes ont alors été incitées à consacrer leur énergie à des organisations non gouvernementales (ONG) plutôt qu'à des associations militantes ; or ces ONG étaient dépendantes de financements publics ou privés, ce qui nuisait à l'intégrité de leurs objectifs. Un petit nombre d'entre elles, conscientes du rôle politique qu'on voulait leur faire jouer, sont toutefois parvenues à poursuivre leurs objectifs de départ. Elles n'ont dû leur survie qu'à leur indépendance vis-à-vis des institutions, y compris les gouvernements, les universités et les grosses sociétés, et notamment celles dans lesquelles la prise de décision revenait aux actionnaires. Parallèlement, le phénomène catastrophique de l'« édition à la chaîne » – qui fait que les livres ne se différencient véritablement que par leur couleur – s'est manifesté en Australie lorsque la société REDGroup, constituée de Borders, Whitcoulls et Angus & Robertson et détenue par Pacific Equity Partners, a été mise en liquidation volontaire en février 2011. Les politiques des groupes de capital-investissement, fondées sur un endettement élevé, ainsi que plusieurs erreurs de jugement en matière de ventes de détail des livres numériques¹⁶ ont provoqué la fragmentation de la mémoire de l'entreprise, qui s'est perdue et n'a pas été remplacée. Lorsque la vente des livres est aux mains de grosses sociétés, toutes les

16. Kwanhui Lim, "What Really Went Wrong for Borders and Angus & Robertson", *The Conversation*, <http://theconversation.com/what-really-went-wrong-for-borders-and-angus-and-robertson-341>, 24 mars 2011.

librairies possèdent le même stock et se ressemblent. Cela peut constituer une aubaine pour certains éditeurs commerciaux au budget marketing élevé – et il arrive qu'un livre un peu différent et marginal en profite aussi –, mais ce modèle n'est d'aucune utilité aux populations locales qui ont des centres d'intérêt et des besoins particuliers.

Tandis que les grandes surfaces faisaient leur entrée dans le paysage de l'édition, plusieurs écrivains étaient approchés. Aux États-Unis, où l'industrie du film est très influente, des scénaristes ont été contactés pour écrire des textes contre une rémunération forfaitaire immédiate, perdant ainsi leurs droits d'auteur contractuellement cédés aux producteurs. Les universités ainsi que les revues et les ouvrages spécialisés n'ont pas tardé à suivre. Les premières ont avancé que les auteurs étaient déjà payés pour leurs écrits avec leur salaire d'universitaire, si bien qu'elles ont pu récupérer les droits d'auteur. Les seconds ont mis en avant l'argument que les auteurs n'avaient pas besoin de ces revenus, arguant par ailleurs que leur travail risquait sinon de ne pas être publié. Sans compter que, dans un tel contexte de « publication ou de mort », les universitaires ont besoin de ces références scientifiques pour promouvoir leur travail et être maintenus dans leurs fonctions. Encore une fois, le milieu universitaire a à nouveau changé de positionnement et nous avons de bonnes raisons de contester ces conventions.

La cession complète des droits d'auteur est une disposition à l'éthique discutable pour des universitaires qui ne sont pas titularisés, ce qui est le cas de plus en plus souvent puisqu'ils sont nombreux à travailler à la vacation.

Par ailleurs, de nombreux contrats prévoient une pause estivale, ce qui signifie que l'emploi n'est effectif que pendant neuf à dix mois de l'année. Les salaires correspondant à ce genre de postes sont moins élevés et les cours peuvent être supprimés sans préavis, l'enseignant se retrouvant sans travail rétribué.

On assiste depuis quelques décennies à une explosion des cursus dans le secteur de la création. Ce phénomène concerne non seulement les écoles d'art et de musique, comme par le passé, mais aussi la création littéraire, poétique et théâtrale, la conception graphique et les arts du cirque, entre autres, qui viennent remplir les quotas universitaires. Si quelqu'un écrit un poème pendant ses heures de travail ou au cours d'une vacation, est-il acceptable que l'université s'arroge les droits d'auteur? Les poètes sont sans doute les moins bien payés de tous les artistes créatifs; il n'est donc pas juste qu'un poème soit traité de la même façon que le brevet d'une invention scientifique élaboré dans le cadre d'un poste universitaire permanent. La loi sur les droits d'auteur fait la part belle aux découvertes scientifiques, c'est-à-dire au *nec plus ultra* de l'invention, en quelque sorte. On fait comme si l'auteur d'un poème allait toucher des millions de dollars au cours des soixante-dix années à venir. C'est absurde, mais c'est pourtant dans cet esprit que certains éditeurs exigent des auteurs de signer un contrat comprenant l'expression «cession des droits d'auteur», ces derniers revenant alors au commanditaire.

Aucun éditeur n'a véritablement besoin qu'on lui cède les droits d'auteur. Seuls les droits exclusifs de publication lui reviennent. En revanche, après la mort de l'auteur, les

droits d'auteur cédés restent entre les mains des studios de cinéma, des universités ou des publications de ces dernières. Le délai généralement prévu pour les droits d'auteur aux États-Unis, en Europe et en Australie est la durée de vie de l'auteur plus soixante-dix années¹⁷. À qui cela profite-t-il? À très peu de petites maisons d'édition indépendantes, puisque l'écrasante majorité d'entre elles sont tributaires de l'énergie et de la vision de leur fondateur. Les institutions, en revanche – studios de cinéma, universités et revues –, existeront toujours au bout de soixante-dix ans.

Autre droit important dans le secteur de l'édition: le « droit moral ». Il est constitué de trois droits distincts qui ne peuvent être exercés que par des personnes physiques: le droit de paternité et de non-paternité et le droit au respect de l'œuvre, qui interdit toute atteinte qui serait préjudiciable à la réputation de l'auteur¹⁸. Le droit moral est particulièrement important pour ceux qui luttent contre tout statu quo. Ainsi, les féministes, les militants antiracistes et les écologistes voient souvent leurs propos déformés ou dénaturés. Il s'agit là d'une atteinte au droit moral de l'auteur. Si, par exemple, une chanson dénonçant l'exploitation des forêts était utilisée pour soutenir les coupes rases sur les sites du Patrimoine mondial de l'humanité, cela constituerait une

17. Exception faite de l'État, dont le délai correspond à la première publication plus cinquante ans, et des anonymes (par exemple les publications d'entreprises sans mention d'un auteur unique), dont le délai est la date de la première publication plus soixante-dix ans.

18. ComLaw, Copyright Amendment (Moral Rights) Act 2000 – C2004A00752, Office of Parliamentary Counsel, Commonwealth of Australia, <http://www.comlaw.gov.au/Details/C2004A00752>, 21 décembre 2000.

BIBLIODIVERSITÉ

violation de la paternité de l'auteur. L'autre aspect important est le droit de paternité et son pendant, le droit de non-paternité. Étant donné que les auteurs qui sortent des sentiers battus sont souvent à l'origine de nouvelles idées et de nouvelles façons d'exprimer ces idées, il est important que les éditeurs indépendants fassent en sorte que leur droit moral soit bien garanti.

II. TAILLE UNIQUE

J'ai fini par convaincre les éditeurs que la mention de la race à laquelle j'appartiens était indispensable à la signification d'ensemble du texte qui suit ; que mon histoire devenait synonyme de la plus extrême paranoïa si on ne disait pas que je suis noire ; ou encore que le lecteur allait devoir trouver l'information manquante à coups de suppositions, de présomptions, de jugements a priori ou de préjugés.

Ce qui a été particulièrement intéressant pour moi, dans cette expérience, est que l'application aveugle du principe de neutralité au moyen de l'omission me faisait passer pour folle ou bien contraignait le lecteur à tomber dans le vieux travers des préjugés culturels.

PATRICIA J. WILLIAMS, *THE ALCHEMY OF RACE AND RIGHTS*¹

La mondialisation actuelle de l'édition et de la distribution de livres procède d'une volonté évidente d'homogénéisation. Il existe toutefois, en marge de cette industrie planétaire, des libraires et des éditeurs indépendants avec des modes de fonctionnement qui leur sont propres. Chacun d'eux est sensible à l'environnement qui l'entoure et connaît les problématiques sociales, politiques et culturelles locales. Une librairie située en centre-ville a une clientèle différente de celle installée en banlieue ou à la campagne. Ainsi, un libraire qui fournit des livres à un groupe multiculturel à large spectre ou à une entité sociale définie va proposer des titres destinés à répondre aux besoins des lecteurs locaux.

1. Patricia J. Williams, *The Alchemy of Race and Rights: Diary of a Law Professor*, Cambridge, MA, Harvard University Press, 1991, p. 48. Passage traduit par nos soins.

Une grande surface, en revanche, proposera plus ou moins les mêmes ouvrages dans chacune de ses antennes. Elle pourra ponctuellement commander des livres qui sortent de l'ordinaire, mais il est peu probable qu'elle cherche à s'adapter aux attentes de la population locale. À cela s'ajoute le problème de la création d'un monopsonne, une situation dans laquelle l'acheteur a une telle emprise sur le marché qu'il peut obliger les vendeurs à baisser leurs prix (c'est l'inverse d'une situation de monopole où un seul vendeur peut imposer une hausse des prix). Il s'ensuit des économies en trompe l'œil pour les consommateurs, car les éditeurs vont devoir mettre la clé sous la porte si un pourcentage important de leur production n'est pas économiquement viable.

De là, on peut faire aisément le lien entre bibliodiversité et biodiversité. Un environnement écologique présentant une grande diversité biologique réagit aux conditions locales en matière de précipitations, de type de sol, de températures, de vent, etc. Par contraste, un environnement écologique dans lequel les apports allochtones sont plus ou moins les mêmes (où l'on se sert de l'irrigation et non des précipitations pour arroser les cultures, où l'on utilise des engrais pour obtenir un type de sol moyen et où l'on a recours aux pesticides, par exemple) donnera des cultures homogènes qui se vendent facilement sur les marchés mondiaux (car le marketing d'une denrée homogénéisée est toujours le même). Les multinationales et les libre-échangistes prétendent que la qualité générale est davantage garantie, si bien que les détaillants et les consommateurs savent ce qu'ils achètent. À travers leur marketing, ils minimisent les effets néfastes des pesticides, des organismes

génétiqnement modifiés (OGM) et d'autres intrants superflus. Ils mettent en avant le moindre coût du produit. Or ils n'incluent jamais les répercussions à long terme de ces modes de culture, qui peuvent se traduire par des cancers, un affaiblissement du système immunitaire ou des réactions allergiques prononcées. Dans le même temps, ces acteurs financent leurs propres recherches pour montrer à quel point leurs moindres faits et gestes sont salutaires.

L'édition mondialisée fonctionne selon le même schéma. Les livres qui ne menacent pas le statu quo, qui ne remettent pas en question l'opinion dominante, que ce soit sur le plan politique ou sur celui de l'imaginaire, sont publiés en nombre. Ils figurent en bonne place et en piles gigantesques dans les points de vente (qui ne ressemblent pour ainsi dire plus à des librairies, le plus souvent). On nous en offre «3 pour le prix de 2», on nous fait une remise, ou bien ils sont édités en format XXL, consommant plus de ressources (les externalités de l'édition) lors de l'impression et de la distribution. Un petit nombre d'auteurs reçoivent des à-valoir conséquents, tandis que les revenus de ceux qui n'entrent pas dans la même catégorie s'amenuisent. Ces à-valoir représentent un autre type d'externalité puisqu'ils sont associés à des budgets marketing colossaux, à des voyages à l'étranger et à tout ce que le marketing peut avoir de clinquant : chaînes d'hôtels, grands magasins, compagnies aériennes, et même vin et services de restauration.

L'homogénéisation de l'édition entraîne la starisation d'une poignée d'auteurs qui, pour la plupart, ne font qu'offrir une version déformée et vulgarisée d'une idée souvent vieille de dix, vingt ou cinquante ans ; ils l'édulcorent et la

mettent au goût du plus grand nombre : celui des lecteurs non avertis. Ces idées sont ensuite vendues comme si elles avaient une quelconque ressemblance avec les idées de départ. Parfois, elles sont aussi tout simplement mauvaises, mais il leur arrive également d'être dangereuses et déformées au point que leur véritable auteur en tremble chaque fois que ses propos sont repris dans des contextes improbables. Un peu comme si la tomate rouge vif mais insipide des supermarchés était mise sur le même plan que son équivalent, juteux, fruité et goûteux, des potagers d'antan. Petit à petit, les attentes des consommateurs sont modifiées. Les lecteurs cessent de demander des ouvrages bien écrits, solidement argumentés et structurés de façon originale. Ils obtiennent à la place des écrits abscons, sombres et truffés d'erreurs qui n'ont aucun sens. À l'autre extrémité du marché, on trouve des livres remplis de clichés, creux, prévisibles et simplistes. L'occasion est alors trop belle d'arrêter de lire, d'allumer l'ordinateur, la télévision, la tablette, son portable ou tout autre dispositif électronique dernier cri, et de s'abandonner au chaos de la pornographie, du sport, des vidéos de chatons ou de réseaux sociaux toujours plus chronophages.

Lorsque Don Watson a écrit *Death Sentence: The Decay of Public Language*² (« Condamnation à mort : la décadence du langage public »), il a oublié d'inclure le terrifiant terme « genre », mais il a pensé à faire figurer « responsabiliser »

2. Don Watson, *Death Sentence: The Decay of Public Language*, Sydney, Knopf, 2003.

et « résultat ». Même dans son *Dictionary of Weasel Words*³ (« Dictionnaire des mots ambigus »), paru en 2005 et constitué de listes de mots plus longues, on ne trouvait toujours pas le terme « genre ». S'il ne l'a pas inclus, c'est parce que les hommes savent qu'il ne s'applique pas à eux. De même, les Blancs savent qu'ils peuvent fermer les yeux sur le racisme, et les classes sociales aisées ne cessent de répéter que les ouvriers et les pauvres ne peuvent s'en prendre qu'à eux-mêmes s'ils sont dans une situation difficile, ou que l'appartenance à une classe sociale est le résultat d'un « choix » fait par les individus.

Le racisme et la pauvreté sont pourtant des phénomènes bien réels. La plupart de ceux qui font les frais de la discrimination raciale appartiennent à des catégories d'individus dont on a volé la terre et qui ont dû abandonner les activités qui leur assuraient autonomie et autosuffisance au profit d'autres qui les ont rendus dépendants du colonisateur, du propriétaire d'esclaves, du proxénète, du patron ou du criminel « en chef » qui est à la tête d'un racket.

La misogynie est tout aussi réelle. Elle se traduit par le meurtre, le viol et les violences dont sont victimes chaque année des millions de femmes. Il n'est pas question de « genre », ici, mais de femmes en tant que groupe sexué. L'écrasante majorité des pauvres dans le monde sont des femmes. Comme le dit la géographe Joni Seager : « Les femmes représentent le groupe de pauvres le plus

3. Don Watson, *Dictionary of Weasel Words, Contemporary Clichés, Cant and Management Jargon*, Sydney, Random House Australia, 2005.

important au monde. Elles sont les plus pauvres d'entre les pauvres⁴.»

Si les mouvements sociaux progressistes prenaient ces phénomènes au sérieux, il deviendrait nécessaire de repenser en profondeur nos politiques et leurs objectifs. C'est un truisme de dire que si les plus pauvres et les plus dépossédés n'étaient plus pauvres et dépossédés, on pourrait considérer la vie de tout un chacun comme acceptable. Certes, quelques individus, parmi les superriches et les trop riches, n'auraient sans doute pas autant d'argent, mais puisqu'il s'agit de superflu, ils s'en apercevraient à peine. Et cette baisse de revenus ne menacerait en aucun cas leur vie ; elle pourrait même améliorer l'existence de ces milliardaires las et cyniques qui ne savent plus quoi faire de leur vie.

Il est important de s'opposer sans relâche à la misogynie comme au racisme. Les femmes sont constamment prises pour cibles par ceux qui créent des images sexualisées, elles sont constamment menacées de violences, quand elles n'en sont pas directement victimes, qu'il s'agisse de «viols correctifs» à l'encontre des lesbiennes, d'abus sexuels sur les enfants ou du partage en ligne et par téléphone portable de photos et de vidéos. Les violences «conventionnelles» faites aux femmes à la maison, dans la rue ou sur le lieu de travail n'ont pas cessé et prennent des formes nouvelles : joueuses de football américain en sous-vêtements, maisons

4. Joni Seager, *The State of Women in the World*, Harmondsworth, Penguin Books, 1997, p. 121.

closes standardisées, traite des femmes de part et d'autres des frontières et au sein des pays.

De la même façon, l'homogénéisation étaye sur le plan structurel l'idéologie du racisme. Tout ce qui est inconnu devient autre. Les puissants, forts de ce qu'ils croient être leur bon droit, ont toutes les peines du monde à admettre leur incapacité à éprouver de l'empathie pour quiconque ne jouit pas des mêmes prérogatives qu'eux.

Le racisme ne peut être réduit ni à une théorie ni à une pratique, car elles n'en couvrent pas tout le champ, qui s'étend au-delà de la pensée consciente. En tant qu'idéologie, le racisme est opaque et ignorant de sa propre signification⁵.

Le raciste ne considère pas le concept de « blancheur⁶ » comme une problématique, contrairement aux autres couleurs de peau ou caractéristiques associées à un groupe discriminé. Il s'agit de stigmatiser le corps de l'autre. Dans le cas du racisme, c'est essentiellement la couleur de peau qui sert de vecteur, mais cela peut aussi être les habitudes vestimentaires ou les signes distinctifs sur le corps (tatouages, coupe de cheveux, ornements faciaux ou corporels). Dans l'univers du raciste, le corps « immaculé » est « blanc ». Ce « maculage » vaut pour d'autres groupes se distinguant par rapport au corps autorisé et immaculé. Il peut s'agir

5. Colette Guillaumin, *Racism, Sexism, Power and Ideology*, Londres, Routledge, 1995, p. 29. Passage traduit par nos soins.

6. Toni Morrison, *Playing in the dark*, Christian Bourgois Éditeur, 2007.

des femmes⁷, des personnes handicapées⁸, des malades mentaux⁹, de personnes atteintes de troubles, de maladie (épilepsie)¹⁰ et, à l'instar de l'idéologie raciste, des discours sur l'hétérosexualité¹¹. La remise en question des idées de ceux qui ont « droit de cité » est au centre du concept de bibliodiversité. Les éditeurs qui souhaitent y contribuer bousculent des stéréotypes qui peuvent être liés aux « livres à succès ». Les auteurs de livres atypiques rencontrant un certain succès sont parfois qualifiés d'« exotiques » ou de « féministes enragées », ou considérés comme exprimant le point de vue de personnes traumatisées ou sexuellement provocantes. Ils deviennent alors le point d'ancrage de nouvelles caricatures. Quant aux éditeurs qui se contentent d'emboîter le pas aux derniers succès de librairie, ils pourraient tout aussi bien fabriquer des objets utilitaires en série. Ils sont aux antipodes de la bibliodiversité.

7. Susan Hawthorne, *Wild Politics: Feminism, Globalisation and Bio/diversity*, Melbourne, Spinifex Press, 2002.

8. Nancy Mairs, "On Being a Cripple", *Plaintext*, Tucson, University of Arizona Press, p. 9-21, 1992.

9. Sandy Jeffs, *Poems from the Madhouse*, Melbourne, Spinifex Press, 2000.

10. Susan Hawthorne, "From Theories of Indifference to a Wild Politics", in Diane Bell et Renate Klein (éd.), *Radically Speaking: Feminism Reclaimed*, Melbourne, Spinifex Press, 1996.

11. Monique Wittig, *La pensée Straight*, éditions Amsterdam, 2007.

III. LE SOL

*J'apprends les caractéristiques inhérentes à une vache
« Tiens bon » me dit mon père
alors que la plus grosse vache du troupeau
S'écarte et court droit vers moi
J'agite les bras, je brandis mon bâton
Elle continue sa course
Je saute, je crie, je gesticule
À deux mètres de moi
Elle vire de bord et rejoint le troupeau
J'ai trouvé ma vache intérieure
J'ai appris cette règle intrinsèque
Si on tient bon, elle renonce
« Tiens bon » me dis-je
Même ma vache intérieure est impressionnée.*
SUSAN HAWTHORNE, *Cow*, 2013¹

J'ai grandi dans l'Australie rurale et j'ai eu la chance d'être élevée dans un foyer où il y avait des livres, un foyer qui nous encourageait à lire et à raconter des histoires. Nous étions loin de toute bibliothèque et la télévision n'est arrivée chez nous qu'à la fin de mon enfance. Nous nous rendions toutefois au cinéma local au moins une fois par semaine, parfois deux. J'ai longtemps pensé qu'être une fille de la campagne australienne était un désavantage.

1. Susan Hawthorne, *Cow*, Melbourne, Spinifex Press, 2013. Passage traduit par nos soins.

Mais j'ai fini par comprendre que ce savoir rural, que j'ai pris d'abord pour un handicap, était le patrimoine le plus précieux qui m'ait été légué.

Ce contexte a fait de moi une écrivaine et une éditrice. Ma mère m'a transmis son amour des livres, et ma grand-mère sa passion pour l'art de conter des histoires. J'ai fait partie de nombreux cercles atypiques au cours de ma vie, et lorsque je me suis lancée dans l'édition, je me suis souvenue du conseil de Valerie Solanas² qui engageait les femmes à ne pas être des « filles à leur papa avides d'approbation », mais à « devenir membres de la force du dé-travail » et à changer le système.

La nature a également été au centre de mon enfance. Ayant grandi dans une ferme, avec le bush australien pour terrain de jeux, j'ai établi petit à petit un lien étroit avec le monde naturel dont les mots seuls ne peuvent rendre compte. Mes parents avaient un sens inné de l'écologie. C'est d'ailleurs ma mère qui m'a parlé pour la première fois du livre de Rachel Carson *Printemps silencieux*³, dans lequel elle relate les dégâts causés sur l'environnement par le DDT et d'autres pesticides. En tant qu'agricultrice et qu'intellectuelle, ma mère en a été bouleversée.

Mais pourquoi de telles confidences autobiographiques ? Parce que tout acte ou souvenir personnel peut avoir des répercussions politiques. Le sol est à la base de l'écologie. La graine sauvage a un impact sur la biodiversité, tout comme

2. Valerie Solanas, *SCUM Manifesto*, Mille et une nuits, 1998.

3. Rachel Carson, *Printemps silencieux*, Marseille, Wildproject, 2014.

un individu créatif contribue à la bonne santé de la culture. La bibliodiversité, c'est la production de savoir local et marginal en dehors du tout-venant. Les faiseurs de bibliodiversité vivent en marge socialement et politiquement, et souvent aussi géographiquement et linguistiquement⁴.

4. Prince Kum'a III Ndumbe, "Stopping Intellectual Genocide in African Universities", *Pambazuka News* 312, <http://www.pambazuka.org/>, 2007; Diane Bell, *Ngarrindjeri Wurrwarrin: A World That Is, Was, and Will Be*, Melbourne, Spinifex Press, 1998/2014.



IV. LA MULTIVERSITÉ

L'ethnocentrisme est la tyrannie de l'esthétique occidentale.

GLORIA ANZALDÚA, *BORDERLANDS/LA FRONTERA*¹

Le respect pour les modes de connaissance nés de l'expérience, de la recherche et de l'étude est au cœur du concept de « multiversité² ». Les interactions entre ces différents modes jouent un rôle important lorsqu'on veut élaborer des systèmes qui privilégient le tout collectif, l'autosuffisance, les conséquences et la prise en compte des contextes. L'Ougandais Paul Wangoola³ a lui aussi proposé sa version de la multiversité⁴. Pour lui, elle remet en question la façon dont le savoir est structuré dans les systèmes occidentaux, et notamment dans les universités, où l'abstraction et la déconnexion vis-à-vis du lieu se traduisent par des discours

1. Gloria Anzaldúa, *Borderlands/La Frontera: The New Mestiza*, San Francisco, Spinners/Aunt Lute, 1987.

2. Il est intéressant de souligner ici la parenté entre les deux termes « université » et « universel ».

3. Paul Wangoola, "Mpambo, the African Multiversity: A philosophy to rekindle the African spirit", in George J. Sefa Dei, Budd L. Hall et Dorothy Goldin Rosenberg (éd.), *Indigenous Knowledges in Global Contexts: Multiple Readings of Our World*, Toronto, OISE/UT, publié en partenariat avec University of Toronto Press, p. 265-277, 2000.

4. Je croyais avoir inventé le terme « multiversité » aux alentours de l'année 2000, mais je me suis aperçue en 2001 que Paul Wangoola l'avait lui aussi utilisé. Il en fait une utilisation plus classique en tant qu'autre type d'université. Le terme apparaît même dès 1964 sous la plume de Clark Kerr pour décrire l'université de Berkeley <https://lisa.revues.org/3081>. Quant au concept de multivers, il remonte à plusieurs milliers d'années : on le trouve dans la cosmologie hindoue.

de spécialistes qui ne peuvent entrer en contact d'une discipline à l'autre. Il suggère à la place une multiversité Mpambo qui s'oppose activement à la modernisation et à la « [d]éconnexion vis-à-vis de la culture » qui l'accompagne :

Selon le principe directeur qui sous-tend Mpambo, en étant ancrés dans leur propre base de connaissances, les individus peuvent se lancer dans le dialogue, la synthèse, l'expression, le partenariat, la collaboration, la construction de synergies et la fertilisation croisée, et ce, d'un secteur, d'un savoir, d'une culture et d'une civilisation à l'autre⁵.

Les « savoirs marginaux » ont toujours été d'une grande richesse pour la culture féministe. Le « multiversaliste », par opposition à l'« universaliste », estime que les universaux vont à l'encontre des intérêts des membres les plus dépossédés de la société puisqu'ils n'accordent aucune valeur au savoir des dépossédés. Le multiversaliste, en revanche, considère qu'il existe de nombreuses façons d'organiser le savoir et que ceux qui vivent près du monde biophysique possèdent la connaissance la plus poussée qui soit des conditions locales et y sont rompus ; de même, il pense que les plus démunis, les femmes et les individus marginalisés pour toutes sortes de raisons, ont beaucoup à donner du fait de leur perception et de leur connaissance du monde. Paul Wangoola explique ainsi le terme « Mpambo » :

Après la moisson, la mère sélectionne les meilleures graines et les garde précieusement pour les planter la saison suivante. On est

5. Passage traduit par nos soins.

ensuite autorisé à manger le reste. En Ouganda, dans la langue lusoga, « mpambo » signifie “les meilleures graines que l’on garde pour l’ensemencement”.

Le multiversaliste défend un monde dans lequel l’existence d’une multiplicité de formes alternatives de savoirs contribue au savoir humain en général⁶.

Il faut bien évidemment respecter la façon dont ces formes sont structurées, et savoir que l’appropriation et la commercialisation de ce savoir entraînent sa déformation. Car, si l’argent dans la société indigène warlpiri d’Australie transforme la signification sociale⁷, il en va de même pour la commercialisation des idées fondamentalement incompatible avec une société qui ne repose pas sur l’argent.

L’appropriation est au centre de la méthodologie du capitalisme. Elle se déroule comme suit : une institution (média, université, maison d’édition, ONG, entreprise ou fondation) s’empare d’une idée exprimée par une personne ou un groupe situés à la périphérie de la sphère intellectuelle publique. Cette idée est ensuite déformée, si bien que certains termes de son auteur sont conservés, mais que les concepts sont dénaturés ou utilisés d’une façon qui va à l’encontre de l’intention de départ ; les droits moraux de l’auteur de départ sont donc bafoués. Cette forme dénaturée est ensuite « revendue » à des personnes qui n’étaient pas parties prenantes dans l’élaboration de l’idée initiale, c’est-à-dire à

6. Paul Wangoola, “Mpambo, the African Multiversity: A philosophy to rekindle the African spirit”, art. cit., p. 273.

7. Diane Bell, *Daughters of the Dreaming*, Melbourne, Spinifex Press, 1983/2002.

des personnes extérieures ou appartenant à la génération suivante. L'idée est alors reprise, présentée sous un jour séduisant, diffusée au travers de médias et de festivals et au sein des sphères éducatives. Ceux qui ont créé l'idée sont oubliés ou calomniés par ses nouveaux utilisateurs sous prétexte qu'ils se sont trompés.

On observe depuis quelques années de nombreux ouvriers vêtus de vestes fluorescentes et de casques. La raison d'être de cette tenue était à l'origine d'assurer la sécurité de ceux qui travaillaient sur des lieux dangereux, comme les routes, ou en usine sur certaines machines où il était important d'assurer leur visibilité. En février 2014, le PDG de l'usine Ford de Geelong, en Australie, est apparu à la télévision vêtu d'une tenue fluorescente; les hommes politiques font souvent de même pour avoir une plus grande visibilité médiatique. Il s'agit d'une appropriation de l'idée de classe ouvrière: si le PDG a la même apparence, c'est sûrement un chouette type. Un gars comme nous!

Les climatosceptiques se livrent eux aussi à ce type d'appropriation lorsqu'ils justifient leur message antiécologie par la lutte contre la pauvreté et la faim. Ceci est particulièrement flagrant lorsqu'ils affirment que les aliments génétiquement modifiés vont résoudre le problème de la faim dans le monde. C'est de la publicité mensongère qui ne repose sur aucune preuve⁸. Ce que l'on a appelé

8. Par exemple, Martha L. Crouch, "From Golden Rice to Terminator Technology: Agricultural biotechnology will not feed the world or save the environment", in Brian Tokar (éd.), *Redesigning Life: The Worldwide Challenge to Genetic Engineering*, Melbourne,

la révolution verte et qui, selon ses partisans, était censé garantir la prospérité agricole à l'Inde s'est révélé être un véritable désastre. Vandana Shiva souligne « à quel point toute démarche scientifique n'est à l'heure actuelle qu'une création politique et sociale [...] qui s'absout de responsabilité en cas d'échec⁹ ». Elle poursuit en expliquant que le Pendjab, théâtre d'efforts colossaux destinés à mettre en place cette « révolution verte », est devenu « une région gagnée par la colère et la violence. Non seulement il ne connaît pas l'abondance, mais il se retrouve avec des sols malades, des cultures infestées de nuisibles, des déserts détremés et des agriculteurs endettés et furieux¹⁰ ». Dans l'agro-industrie et dans l'industrie pharmaceutique, tout échec constitue une occasion de plus de gagner de l'argent¹¹.

En ce qui concerne le mouvement féministe, l'exemple d'appropriation par excellence est la présentation de la prostitution en tant que « travail du sexe » par les proxénètes, les

Scribe Publications, Londres, Zed Books, Montréal, McGill Queens University Press, Johannesburg, Witwatersrand University Press, p. 22-39, 2001; Sonja Schmitz, "Cloning Profits: The revolution in agricultural technology", in Brian Tokar (éd.), *Redesigning Life: The Worldwide Challenge to Genetic Engineering*, op. cit., p. 44-50, 2001; Vandana Shiva, *Making Peace with the Earth: Beyond Resource, Land and Food Wars*, New Delhi, Women Unlimited, Melbourne, Spinifex Press, 2012; Susan Hawthorne, *Wild Politics: Feminism, Globalisation and Bio/diversity*, Melbourne, Spinifex Press, 2002.

9. Vandana Shiva, *The Violence of the Green Revolution: Third World Agriculture, Ecology and Politics*, Penang, Malaisie, Third World Network, 1991, p. 23. Passage traduit par nos soins.

10. *Ibid.*, p. 19. Passage traduit par nos soins.

11. Susan Hawthorne, "Corporate Biotechnology: Gene patents, market dynamics versus public good, biomedical marketing strategies", article présenté lors de Within and Beyond the Limits of Human Nature: Working Conference on the Challenges of the New Human Genetic Technologies, Berlin, 12-15 octobre 2003.

consommateurs et les défenseurs de cette industrie qui prétendent parler au nom des « féministes ». Cette appropriation permet de faire en sorte que les femmes restent « en position horizontale¹² », qu'elles soient exploitées, qu'elles endurent certaines formes de violence et fassent comme si elles appréciaient d'être exhibées au cours d'activités pornographiques où elles sont maltraitées et brutalisées¹³.

L'industrie du livre pratique souvent ce type d'appropriations qui déciment les éditeurs indépendants responsables de publications destinées aux mouvements sociaux ou émanant de ces mouvements. Les grandes surfaces ont joué un rôle capital dans l'extinction des publications féministes. Les livres électroniques seront-ils utilisés à leur tour pour tuer les publications écologistes ?

12. En 1964, Stokely Carmichael a dit : « Quelle est la position des femmes au sein du SNCC ? À plat ventre » (Casey Hayden et Mary King, "Feminism and the Civil Rights Movement", http://www.wwnorton.com/college/history/archive/resources/documents/ch34_02.htm, 1965). Le SNCC était le Student Nonviolent Coordinating Committee. D'après le témoignage d'un membre de ce comité que je connais, à la suite de cela, beaucoup de femmes l'ont quitté alors qu'elles avaient travaillé dur pour le soutenir.

13. Pour de plus amples informations, voir Janice G. Raymond, *Not a Choice, Not a Job: Exposing the Myths about Prostitution and the Global Sex Trade*, Melbourne, Spinifex Press, 2013 ; Mary Lucille Sullivan, *Making Sex Work: A Failed Experiment with Legalised Prostitution*, Melbourne, Spinifex Press, 2007 ; Kajsa Ekis Ekman, *L'Être et la Marchandise: prostitution, maternité de substitution et dissociation de soi*, M éditeur, 2013 ; Melinda Tankard Reist et Abigail Bray (éd.), *Big Porn Inc.: Exposing the Harms of the Global Pornography Industry*, Melbourne, Spinifex Press, 2011 ; Gail Dines, *Pornland: How Porn Has Hijacked Our Sexuality*, Boston, Beacon Press, Melbourne, Spinifex Press, 2010 ; Sheila Jeffreys, *The Idea of Prostitution*, Melbourne, Spinifex Press, 1997 ; Abigail Bray, *Misogyny Re-Loaded*, Melbourne, Spinifex Press, 2013 ; Christine Stark et Rebecca Whisnant (éd.), *Not For Sale: Feminists Resisting Prostitution and Pornography*, Melbourne, Spinifex Press, 2004.

V. LA PRODUCTION

La biodiversité est aujourd'hui menacée par la surproduction et la concentration financière du monde de l'édition, qui favorisent la domination de quelques grands groupes éditoriaux et la quête de rentabilités élevées.

ALLIANCE INTERNATIONALE DES ÉDITEURS INDÉPENDANTS, « BIODIVERSITÉ »¹

Dans *Close to Home*, Vandana Shiva introduit le concept de sphère de la création et de la production². Selon ce concept, dans le monde agricole, les potagers et les animaux dont le lait ou les œufs sont exploités pour un usage domestique se situeraient en dehors de la sphère de la production. Dans le monde de l'édition, un texte autoédité se situerait lui aussi en dehors de la sphère de la production. Ces produits ne font pas partie de l'économie comptable parce qu'ils sont destinés à un usage privé (le profit n'est pas leur objectif premier) ou à un mode de consommation domestique ou altruiste. En termes de produit intérieur brut (PIB), ce type de création relève du suicide économique. Mais revenons pour commencer sur quelques exemples historiques.

Virginia Woolf était publiée par les éditions Hogarth Press, qu'elle dirigeait avec son mari, Leonard. Elle a

1. Alliance internationale des éditeurs indépendants, « Biodiversité », <http://www.alliance-editeurs.org/biodiversite?lang=fr>, 2014.

2. Vandana Shiva, *Close to Home: Women Reconnect Ecology, Health and Development*, New Delhi, Kali for Women, 1994, p. 140-141.

beaucoup participé à la composition et au conditionnement des livres. Shakespeare and Company, une librairie parisienne gérée par Sylvia Beach et Adrienne Monnier, a quant à elle publié *Ulysses* de James Joyce (1918). Bryher (Winifred Ellerman), enfin, a publié à titre privé l'œuvre de la poétesse américaine HD (Hilda Doolittle). Je cite ces trois modernistes parce qu'une importante industrie littéraire s'est aujourd'hui développée autour de leur œuvre. Si une publication purement commerciale avait été la règle, seule une infime partie de leurs ouvrages aurait été publiée, car tous étaient des novateurs qui privilégiaient l'expérience ou écrivaient d'une façon qui dérangeait à l'époque. Ils ont tous déclenché l'équivalent d'une stimulation écologique sur cette culture qu'est la bibliodiversité. Lorsque Virginia Woolf s'est mise à réaliser s'est mise à la conception graphique pour Hogarth Press, cette forme d'art vieille de plusieurs centaines d'années a nécessité qu'elle devienne compositrice de caractères typographiques. Comme elle avait entrepris de racheter les moyens de production, elle serait aujourd'hui considérée comme un écrivain autoédité. Bien avant que l'autoédition ne connaisse un essor spectaculaire, Virginia Woolf avait montré les avantages qu'il y a à se situer au cœur du processus, c'est-à-dire à ne pas être tributaire des caprices du destin ou de la mode, qui font et défont les écrivains. Virginia Woolf disait d'ailleurs d'elle-même « [je suis] la seule femme en Angleterre à être libre d'écrire ce que je veux³ ».

3. Virginia Woolf, *Journal d'un écrivain*, 10-18, 2000. Passage traduit par nos soins.

Eleanor Catton, auteur des *Luminaires*⁴, souligne elle aussi combien la littérature n'est pas un simple bien de consommation :

La littérature, dans ce qu'elle a de meilleur, n'est que rencontre : elle s'oppose à la consommation en ce qu'elle ne peut être épuisée et qu'elle ne peut mourir. Les liens qui se tissent entre lecteurs et écrivains, lecteurs et personnages, et lecteurs et idées prennent une dimension que jamais ceux qui existent entre consommateurs et produits ne pourront atteindre. La littérature exige de la curiosité, de l'empathie, de l'émerveillement, de l'imagination, de la confiance, le renoncement au cynisme et l'éradication des préjugés ; en retour, elle permet au lecteur d'accéder à la curiosité, à l'empathie, à l'émerveillement, à l'imagination, à la confiance, au renoncement au cynisme et à l'éradication des préjugés⁵.

Tout comme la biodiversité, la bibliodiversité n'est pas une simple question de profits. Elle permet avant tout de mettre en place une culture littéraire durable et substantielle. La littérature, écrite comme orale, donne naissance à la culture ainsi qu'à des films, des pièces de théâtre, des morceaux de musique, des œuvres d'art et de nombreuses autres formes d'expression culturelle. Comment imaginer un monde sans contes de fées, sans poésie, sans chansons et sans toutes ces formes d'art qui puisent dans les histoires que les hommes content depuis des millénaires ?

4. Eleanor Catton, *Les Luminaires*, Buchet-Chastel, 2015.

5. Eleanor Catton, "Eleanor Catton on literature and elitism", Metro, <http://metromag.co.nz/metro-archive/eleanor-catton-on-literature-and-elitism/>, mars 2013. Passage traduit par nos soins.

Au sujet de la biodiversité, Timothy Swanson précise :

La biodiversité a une fonction bien précise au sein du processus de recherche et développement. Elle fournit un stock d'informations nouvelles qui servent ensuite de point de départ à l'élaboration d'innovations. Une fois qu'elle est intégrée au processus, elle est progressivement assimilée par le secteur commercial et fait alors l'objet de recherches⁶.

L'édition au sens classique du terme est elle aussi tributaire des éditeurs indépendants en matière de recherche et développement culturelle. L'un des problèmes que rencontrent ces derniers consiste à trouver comment maintenir les cultures en vie sans commettre le péché de l'assimilation⁷. Comment faire? Il faut – et c'est très important – avoir la ferme intention de refuser toute assimilation ; cela signifie par exemple résister à la tentation de rendre une langue plus « acceptable » pour le lecteur moyen. On touche ici à un aspect important de la collaboration avec les écrivains aborigènes en Australie, puisque l'anglais australien et l'anglais aborigène ne sont pas identiques. De même, en

6. Timothy Swanson, "The Reliance of Northern Economies on Southern Biodiversity: Biodiversity as information", *Ecological Economics* 17 (1), p. 1-8, 1996. Passage traduit par nos soins.

7. Le terme « assimilation » revêt des nuances culturelles différentes en anglais et en français. En anglais, lorsque l'on parle d'assimilation culturelle, cela signifie qu'une personne extérieure à l'Australie doit adopter les normes sociales, le langage et les traditions des « Australiens » (et « Australiens » ne veut pas dire Aborigènes d'Australie). En français, « assimiler » signifie digérer quelque chose, le décomposer, de sorte que sa forme originelle a disparu, qu'on ne peut plus le différencier du reste.

tant qu'éditeurs australiens, nous nous battons pour préserver notre « australianité » et l'orthographe propre à ce pays lorsque nous vendons des droits à des éditeurs britanniques ou américains.

Les langues coloniales européennes – anglais, français, allemand, néerlandais, espagnol et portugais – ont produit une diaspora linguistique dans le monde. Dans les pays autrefois colonisés, les éditeurs se heurtent sans cesse à ce qui est la norme et à ce qui ne l'est pas. En outre, les langues parlées à l'origine dans ces pays ont le plus souvent été réduites à néant (c'est le cas de la majorité des langues australiennes aborigènes). Et lorsque les langues vernaculaires parviennent à survivre, les éditeurs qui les publient s'aperçoivent que la langue dominante finit par l'emporter. En Europe, la maison d'édition basque Txalaparta a réussi à exister pendant cinquante ans en créant un club du livre. Certains libraires espagnols refusent de vendre des livres publiés par cette maison d'édition qu'ils considèrent, à tort, comme des terroristes⁸. Mais il n'y a pas besoin d'être qualifié de « terroriste » pour que vos livres soient invisibles ou difficiles à obtenir. Trouver des livres dans des langues africaines est très difficile, y compris en Afrique, et il en va de même partout dans le monde pour les langues indigènes et celles des pays qui ont été colonisés.

8. Mikel Soto, in "Distribution and Promotion of Human and Social Sciences Books: What innovative strategies to succeed?", atelier de l'Alliance internationale des éditeurs indépendants, Francfort, 13-15 octobre 2013.

Les écrivains féministes sont confrontés aux mêmes difficultés et doivent se battre pour continuer à faire vivre le langage et les concepts féministes face aux coups de boutoir des médias et de l'édition classique et à leurs tentatives d'appropriation et de dénaturation⁹. Ce sont autant de batailles contre l'homogénéisation assimilationniste¹⁰.

9. Susan Hawthorne, "The Political Uses of Obscurantism: Gender mainstreaming and intersectionality", *Development Bulletin* 89, p. 87-91, 2004; Susan Hawthorne, "To Whinge of Not to Whinge: Marginalising feminist writing in Australia", *Rochford Street Review*, <http://rochfordstreetreview.com/2012/05/22/to-whinge-or-not-to-whinge-marginalising-feminist-writing-in-australia/>, 22 mai 2012.

10. Pour un traitement plus approfondi de l'homogénéité des savoirs et de la culture, voir Susan Hawthorne, *Wild Politics: Feminism, Globalisation and Bio/diversity*, Melbourne, Spinifex Press, 2002, p. 86-109. Pour une critique des politiques assimilationnistes, voir Susan Hawthorne, "The Political Uses of Obscurantism: Gender mainstreaming and intersectionality", art. cit.

VI. LE FÉMINISME

Lorsque nous nous conformons, nous exprimons notre docilité et notre acceptation de la situation qui est la nôtre. Plus besoin, dès lors, d'être prises en compte. Nous acceptons de devenir invisibles, de n'occuper aucun espace. Nous participons à notre propre effacement.

MARILYN FRYE, "OPPRESSION", IN *THE POLITICS OF REALITY*¹

Le féminisme constitue un élément incontournable de la bibliodiversité. Être féministe, c'est être conscient que les femmes sont opprimées et victimes de discriminations à l'échelle mondiale. Il n'est toutefois pas suffisant d'être conscient de cette oppression : il n'y a pas de féminisme sans actions destinées à faire évoluer cette situation.

Comme le montre Joni Seager², la pauvreté des femmes s'observe dans toutes les sociétés du monde. Elle s'exprime également à travers l'impossibilité de parler librement et, par voie de conséquence, d'être entendue.

Le féminisme permet une approche nouvelle de la pauvreté et des problématiques relatives au pouvoir et à son utilisation dans la société. Il soulève des questions importantes au sujet des hommes qui continuent à se comporter de façon à préserver la norme sociale, norme qui serait violemment critiquée si elle ne relevait pas d'une

1. Marilyn Frye, "Oppression", in *The Politics of Reality: Essays in Feminist Theory*, Trumansburg, NY, The Crossing Press, 1983.

2. Joni Seager, *The State of Women in the World*, Harmondsworth, Penguin Books, 1997.

misogynie ordinaire et solidement installée. Autrement dit, le traitement par les entreprises des ouvriers ou des agriculteurs, le traitement d'une caste par une autre et le traitement d'un groupe culturel ou ethnique par un autre sont analysés et critiqués haut et fort en tant que formes d'oppression et d'expression d'un discours haineux, et ils sont reconnus comme politiquement et socialement inacceptables³. Lorsque les mêmes violations de droits touchent les femmes, elles sont pour l'essentiel passées sous silence.

L'amour romantique a contribué à l'oppression des femmes⁴. En effet, celles-ci constituent la seule classe sociale opprimée qui est *censée* aimer son oppresseur. Et s'il existe des exemples d'esclaves qui aiment leur propriétaire et d'otages qui aiment leur ravisseur, en matière d'oppression des femmes, il est clair que cet amour est présenté comme normal. C'est notamment le cas avec le syndrome

3. Les auteurs Frantz Fanon (*Les Damnés de la terre*, Maspero, 1968), Edward W. Said (*L'Orientalisme. L'Orient créé par l'Occident*, Seuil, 1980) et Molefi Kete Asante (*The Painful Demise of Eurocentrism: An Afrocentric Response*, Trenton, NJ, et Asmara, Éthiopie, Africa World Press, 1999) sont renommés, tandis que Maria Mies (*Patriarchy and Accumulation on a World Scale: Women in the International Division of Labour*, Londres, Zed Books, Melbourne, Spinifex Press, 1986/1999), Gloria Anzaldúa (*Borderlands/La Frontera: The New Mestiza*, San Francisco, Spinisters/Aunt Lute, 1987) et Linda Tuhiwai Smith (*Decolonising Methodologies: Research and Indigenous Peoples*, Otago, Otago University Press, Londres, Zed Books, 1999) sont connues dans un cercle restreint avant tout pour leurs domaines de spécialisation respectifs: la colonisation et le féminisme, l'univers lesbien et la théorie gay, et les études sur les indigènes. Ils ont pourtant tous en commun un intérêt pour la vie des femmes.

4. Germaine Greer, *La Femme eunuque*, J'ai lu, 1973; Shulamith Firestone, *La Dialectique du sexe: le dossier de la révolution féministe*, Stock, 1972; Monique Wittig, *La pensée Straight*, éditions Amsterdam, 2007.

de Stockholm⁵, un phénomène qui veut que les femmes obéissent aux hommes qui les ont kidnappées, voire éprouvent un vif amour pour eux. Le fait que des femmes tombent amoureuses d'hommes qui se mettent à gouverner leur vie n'est pour ainsi dire pas mentionné lorsque cela concerne la vie ordinaire d'individus comme tout le monde⁶. Comme l'a fait remarquer Lara Fergus⁷ avec beaucoup de pertinence, les femmes se voient accorder des « visas de protection temporaire » dans les foyers masculins.

Soumises à un tel régime, les femmes – c'est-à-dire des milliards d'individus sur cette terre – sont représentées en tant que groupe homogénéisé dont chaque élément ne recherche qu'une seule chose : un homme. Les médias masculins, l'industrie de la publicité, la machine politique, le secteur de l'éducation, les fabricants de jouets, les entreprises liées au sport, l'industrie pharmaceutique et celle du sexe, pour ne citer que quelques acteurs, mettent en avant le corps des femmes, leur autoperception et leur disponibilité sexuelle, et le font pour les hommes. On dirait qu'une campagne marketing concertée a été orchestrée à l'encontre des féministes par ceux qui possèdent les ressources et le pouvoir distributif de la technologie.

5. Identifié pour la première fois par Judith Herman ("Complex PTSD: A syndrome in survivors of prolonged and repeated trauma", *Journal of Traumatic Stress* 5 (3), p. 377-391, 1992).

6. Dee L. R. Graham avec Edna I. Rawlings et Roberta K. Rigsby, *Loving to Survive: Sexual Terror, Men's Violence and Women's Lives*, New York, New York University Press, 1994.

7. Lara Fergus, "Elsewhere in Every Country: Locating lesbian writing", article présenté lors du 9^e Congrès interdisciplinaire sur la femme, Séoul, Corée du Sud, 21 juin 2005.

Les féministes, opposées à de tels rouleaux compresseurs, sont tournées en ridicule et, par une inversion dalyesque des rôles⁸, sont présentées comme haïssant les hommes, ce qui, une fois encore, les rend responsables de tous les maux de la planète. Mais revenons au problème de la pauvreté des femmes : comment les plus pauvres d'entre les pauvres pourraient-ils être responsables des guerres, du viol et des tortures pratiqués sur des millions d'individus, de la destruction agricole et écologique de la planète, de la pollution des terres, des mers, de l'atmosphère et même de l'espace, de l'extinction de masse des animaux et des plantes ou du changement climatique? Les plus pauvres d'entre les pauvres n'ont même pas les ressources pour ce faire. Les recherches indiquent en effet que lorsque les femmes ont de l'argent, elles le consacrent généralement à l'achat de biens indispensables à leur survie comme de la nourriture, un toit, des médicaments et des études pour leurs enfants ou les membres de leur famille (quelle que soit l'acception du terme); les hommes, en revanche, ont tendance à acheter des articles de luxe pour leur consommation propre: alcool, tabac, essence, drogues, jeu et prostituées⁹.

8. Mary Daly, *Gyn/Ecology: The Meta-ethics of Radical Feminism*, Boston, Beacon Press, 1978.

9. H. Patricia Hynes, "Consumption: North American perspectives", in Jael Silliman et Ynestra King (éd.), *Dangerous Intersections: Feminist Perspectives on Population, Environment and Development*, Cambridge, MA, South End Press, 1999.

VII. LA PORNOGRAPHIE

*Ils ont tenu à souligner dès le départ que le moindre écart
par rapport à la norme serait puni. Tout est alors
devenu prison, y compris nos propres corps.*

ABIGAIL BRAY, *MISOGYNY RE-LOADED*¹

Le cas de la pornographie est particulièrement parlant pour ceux qui s'intéressent à la bibliodiversité. Un certain nombre de petites maisons d'édition indépendantes dans le monde ont en effet décidé de publier de la pornographie pour pouvoir survivre. Elles justifient leur décision par le fait qu'elles disposent ainsi d'une trésorerie plus importante qui leur permet de publier d'autres ouvrages, intéressants cette fois.

Que fait la pornographie ? Et à qui le fait-elle ? Elle avilit la personne qui est face à la caméra et dont l'image est ensuite publiée via des médias classiques ou des supports numériques. On attend de cette personne qu'elle supporte cette humiliation, cette douleur, cet avilissement et cette déshumanisation. Qu'elle accepte d'être dépeinte comme sale, comme obscène, comme un simple trou, comme un esclave. La personne en question est presque toujours une femme. La pornographie traite toutes les femmes comme si elles étaient identiques : elle les homogénéise et les réduit à

1. Abigail Bray, *Misogyny Re-Loaded*, Melbourne, Spinifex Press, 2013. Passage traduit par nos soins.

l'état de groupe destiné à être exploité et rabaisé, toujours selon les mêmes méthodes, répétitives et ennuyeuses.

À qui profite la pornographie? Aux capitalistes, aux entreprises et aux particuliers qui veulent s'enrichir rapidement, ainsi qu'aux grosses sociétés disposant de budgets publicitaires colossaux. Selon Gail Dines, en 2006, l'industrie de la pornographie pesait 96 milliards de dollars américains dans le monde et 13 milliards de dollars américains dans les seuls États-Unis². Le marché connaît chaque année une croissance significative et a continué à se développer en 2014. Au niveau individuel du consommateur, les hommes en tirent un bénéfice parce qu'ils y puisent un sentiment de pouvoir ou de camaraderie à l'égard de leurs comparses³.

Quel est donc ce système social qui permet qu'un groupe (les femmes) soit exploité par un autre (les hommes), et qui continue à compter des soutiens parmi les progressistes pour qui le porno, c'est «un divertissement sympa» grâce auquel les maisons d'édition peuvent rester en vie?

Ni la pornographie ni le racisme, pas plus que tout autre type de haine institutionnalisée, ne peuvent faire partie d'une industrie de l'édition riche en bibliodiversité. Traiter les femmes comme une monoculture bonne pour la moisson ne contribue pas à la bibliodiversité. La pornographie

2. Gail Dines, *Pornland: How Porn Has Hijacked Our Sexuality*, Boston, Beacon Press, Melbourne, Spinifex Press, 2010, p. 47.

3. Christine Stark et Rebecca Whisnant (éd.), *Not For Sale: Feminists Resisting Prostitution and Pornography*, Melbourne, Spinifex Press, 2004.

et la prostitution fonctionnent comme l'esclavage, qui avilit à la fois l'esclave et son propriétaire⁴.

La bibliodiversité se fonde sur le respect de l'autre, sur l'équilibre dynamique de la société et sur le rejet des monocultures. La pornographie, le racisme, le sexisme, l'homophobie, la discrimination en fonction de la religion, de l'origine ethnique, du handicap, de l'âge, de la caste, de la classe sociale ou de la sexualité ont tous pour origine le non-respect et, dans leur forme la plus exacerbée, la haine de l'autre. Il ne peut y avoir d'équilibre dynamique dans ces conditions. Les monocultures remplacent les écosystèmes riches en biodiversité, tout comme la pornographie remplace un multivers qui accepte les expériences autres faites par des individus qui ne correspondent pas au modèle classique du jeune mâle de la classe moyenne, hétérosexuel et à forte mobilité. De même que la « blancheur » fait l'objet de critiques, la « masculinité » et ses supports institutionnels doivent être remis en question⁵.

4. Melinda Tankard Reist et Abigail Bray (éd.), *Big Porn Inc.: Exposing the Harms of the Global Pornography Industry*, Melbourne, Spinifex Press, 2011; Lydia Cacho, *Traffics de femmes: enquête sur l'esclavage sexuel dans le monde*, Nouveau Monde Éditions, 2012.

5. Pour une critique du racisme et de la blancheur, voir Toni Morrison, *Playing in the dark*, Christian Bourgois Éditeur, 2007; Robert Jensen, *The Heart of Whiteness: Confronting Race, Racism and White Privilege*, San Francisco, City Lights, 2005. Pour une critique de la masculinité, voir John Stoltenberg, *Refuser d'être un homme: pour en finir avec la virilité*, Syllepse, 2013; Robert Jensen, *The Heart of Whiteness: Confronting Race, Racism and White Privilege*, op. cit.; Kathleen Barry, *Unmaking War, Remaking Men*, Santa Rosa, CA, Phoenix Rising Press, Melbourne, Spinifex Press, 2010.



VIII. LIBRE-ÉCHANGE ET LIBRE EXPRESSION

Je parlais plus haut du choc que les mots portent et avec *elles* j'ai tablé sur le choc porté au lecteur d'un récit entièrement conjugué par *elles*, sur le fait que la présence unique et souveraine de *elles* comme sujet, constitue un assaut sur le lecteur.

MONIQUE WITTIG, « LA MARQUE DU GENRE », IN *LA PENSÉE STRAIGHT*¹

Phénomène intéressant : les partisans du libre-échange sont aussi, à bien des égards, des partisans de la libre expression. Mais le terme « libre » est ambigu et seul le contexte permet de déterminer s'il renvoie à la liberté ou à une forme d'« anarchie ». Dans le cas du « libre-échange », l'exploitation des pauvres, des colonisés et des moins puissants est au centre de l'adjectif « libre ». De même, si le terme « libre expression » semble anodin et sert souvent à conférer une dimension politique à la notion de liberté sociale, lorsque l'on y regarde de plus près, on s'aperçoit qu'il est important de déterminer à qui profite cette liberté pour savoir si le terme est approprié.

Les économies puissantes sont assurées de ne rencontrer aucun obstacle et de pouvoir faire du commerce partout et tout le temps grâce aux accords de libre-échange. Les

1. Monique Wittig, « La marque du genre », in *La Pensée straight*, Éditions Amsterdam, 2007.

économies moins développées sont abandonnées en chemin et deviennent dépendantes des grosses sociétés. Je m'oppose depuis longtemps à ces accords dont les répercussions, mais aussi le langage utilisé dans les traités, m'inquiètent.

Les termes "libre-échange" et "libre choix" trahissent la notion de "liberté" en ce qu'elle doit être liée de près à la notion de responsabilité. Au royaume de l'économie néoclassique, de la mondialisation et du sacro-saint libre-échange entre sociétés transnationales, la liberté est totalement déconnectée de la responsabilité. Dans ce monde où le commerce est international, les sociétés transnationales, le gouvernement américain et les institutions telles que l'Organisation mondiale du commerce se livrent à un jeu libre et irresponsable. En tant que participants dotés d'une puissance supérieure, ce sont eux qui font les règles, orientent le terrain de jeu afin d'être favorisés et comptent les points².

La situation ne s'est pas améliorée depuis que j'ai écrit ces lignes, bien au contraire : la crise financière mondiale de 2008 n'a fait que déséquilibrer un peu plus les rapports de force. Plus personne ou presque ne se préoccupe de compter les points, car il deviendrait trop manifeste que les dés sont pipés. Le « capitalisme du désastre » semble en effet être devenu le modus operandi de prédilection³.

Le secteur du livre reproduit ce schéma de libre-échange puisque les poids lourds de l'édition et de la vente ne font

2. Susan Hawthorne, "The Australia-United States Free Trade Agreement", *Arena Magazine* 63, p. 29-32, février-mars 2003, p. 29. Passage traduit par nos soins.

3. Naomi Klein, *La Stratégie du choc: la montée d'un capitalisme du désastre*, Arles, Actes Sud, 2008.

qu'augmenter en taille. La plus grosse maison d'édition italienne, Mondadori, est contrôlée par Fininvest, la holding familiale de l'ex-président du Conseil Silvio Berlusconi. Sa fille Marina Berlusconi en est la présidente [sic]. Pareille collusion entre le pouvoir politique et l'édition n'est pas rare, comme le démontrent brillamment Rupert Murdoch et son empire médiatique au Royaume-Uni, aux États-Unis et en Australie. Ces deux personnalités incarnent ce qui se fait de pire en matière de « libre »-échange et de « libre » expression. J'utilise des guillemets, car dans les deux cas, on ne compte plus les exemples d'atteintes portées à l'activité commerciale et à la liberté de parole d'acteurs tiers.

L'un des principaux défenseurs de la liberté d'expression s'avère être l'industrie de la pornographie et de la prostitution, c'est-à-dire les soi-disant libérateurs de la sexualité des femmes. Mais cette position, adoptée avant tout aux États-Unis où la liberté d'expression est inscrite dans la Constitution, ne vise en réalité qu'à garantir aux différents acteurs toute liberté pour exploiter, vendre et brutaliser les personnes qui se prostituent (dont l'écrasante majorité sont des femmes). Lorsque les féministes critiquent les pornographes, on dit qu'elles enfreignent leur liberté d'expression. Le porte-parole de cette industrie est la Free Speech Coalition, fondée en 1991 pour protéger les industries du divertissement adulte et de la pornographie de toute limitation de leur « liberté de parole ». Dans ses communiqués de presse, elle fait référence aux droits fondamentaux et aux libertés fondamentales, ce qui revient à dénaturer totalement ces notions qui ont toujours été, et sont encore, utilisées par les faibles pour combattre les puissants. La situation

est complètement inversée aujourd'hui. Si les législateurs et les philosophes se penchaient sur le raisonnement logique et socialement éthique des féministes, soit, en l'espèce, sur le concept fort utile de «liberté de parole⁴», ils ne défendraient pas des personnes qui enfreignent la «liberté d'expression» tout ça parce qu'ils ont trop peur de transgresser le premier amendement de la Constitution américaine qui en est le garant.

«Les gens ont le droit d'être intolérants», s'est exclamé le procureur général australien George Brandis au Sénat, le 23 mars 2014⁵. Il se prononçait en faveur de l'abrogation, proposée par le gouvernement libéral, de la Section 18C du Racial Discrimination Act⁶. Cette loi protège les personnes qui sont victimes d'attaques, d'insultes, d'humiliations ou d'intimidations en raison de leur race⁷.

4. Betty McLellan, *Unspeakable: A Feminist Ethic of Speech*, Townsville, OtherWise Publications, 2010.

5. Dan Harrison et Jonathan Swan, "Attorney-General George Brandis: 'People do have a right to be bigots'", *Sydney Morning Herald*, <http://www.smh.com.au/federal-politics/political-news/attorneygeneralgeorge-brandis-people-do-have-a-right-to-be-bigots-20140324-35dj3.html#ixzz34sUITHhp>, 24 mars 2014.

6. En 2011, le journaliste de droite Andrew Bolt a été poursuivi pour avoir violé les dispositions sur la diffamation raciale figurant dans la Section 18C du Racial Discrimination Act. Ses avocats, parmi lesquels George Brandis, ont alors avancé que les commentateurs des médias devaient jouir d'une plus grande liberté d'expression. Cette prise de position a été critiquée partout dans le pays par les communautés indigènes, juives, musulmanes et immigrées, ainsi que par des organisations féministes, de handicapés, LGBTI et de défense des droits de l'homme.

7. ComLaw, Racial Discrimination Act 1975 – Section 18C – C2013C00013, Office of Parliamentary Counsel, Commonwealth of Australia, <http://www.comlaw.gov.au/Details/C2013C00013>, 7 janvier 2013.

Le sujet des actes de parole a été largement abordé sur les ondes en Australie. Pourtant, les tenants et les aboutissants du débat sont à ce point biaisés que l'on peut simplement dire que si la Section 18C du Racial Discrimination Act était abrogée ou amendée, on observerait davantage de violations publiques par les puissants à l'encontre de ceux qui sont déjà en proie à des discours haineux. Au lieu de poser la problématique de la « libre expression », George Brandis et d'autres revendiquent leur droit à l'intolérance. La liberté d'être intolérant prévaut alors sur la justice dans les relations sociales. Si on introduisait le concept d'« expression équitable » dans le débat, ce dernier s'en trouverait totalement modifié. Car c'est bien l'équité et la justice qui doivent prendre le pas sur le reste.



IX. COMMERCE ÉQUITABLE ET EXPRESSION ÉQUITABLE

Et *pourant*, combien rares sont ceux qui ont envie d'abandonner les rapports de pouvoir. Même ceux qui n'ont aucun pouvoir s'accrochent à cette idéologie dans l'espoir que, tant que l'*idée* existe, ils pourront échapper à l'impuissance pour atteindre un jour, d'une quelconque façon, la puissance. Bien entendu, tant que le cadre conceptuel du « pouvoir » lui-même est valorisé (surtout par les Opprimés !) *aucun* de nous n'a le moindre *espoir*.

TI-GRACE ATKINSON, *ODYSSÉE D'UNE AMAZONE*¹

Il existe deux façons d'aborder la notion d'égalité : soit on considère l'« égalité des chances », soit on opte pour l'« égalité de résultats ».

Dans les pays adeptes d'une économie libérale, l'accent est mis sur l'égalité des *chances*. Cela signifie que les emplois sont accessibles à toute personne possédant les compétences requises (il existe un lien direct avec la méritocratie). L'approche selon l'égalité des chances ne bénéficie pas souvent aux opprimés, car si tous les candidats peuvent emprunter la même porte d'entrée, ceux qui appartiennent au groupe dominant sont plus susceptibles de passer par une entrée opposée mais plus directe. En ce qui concerne les hommes et les femmes, les premiers ont plus de chances

1. Ti-Grace Atkinson, *Odyssée d'une amazone*, Éditions des Femmes, 1975.

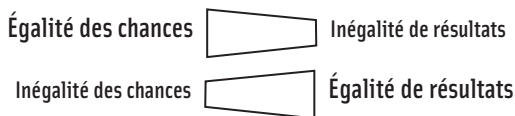
d'obtenir les emplois proposés et d'être plus rapidement promu que n'importe quelle femme dans une position similaire (à supposer, pour commencer, qu'elle ait pu faire les mêmes études et acquérir les mêmes compétences).

L'égalité des chances donne l'impression de s'attaquer aux inégalités, mais dans la réalité, les structures discriminatoires maintiennent en l'état les inégalités générales entre les individus. Pour remédier à cet état de fait, il faudrait mettre en place l'égalité de *résultats*. Mais pour les défenseurs des inégalités, ce serait commettre une injustice. Il est toutefois curieux d'observer que, parmi les personnes qui avancent cet argument, beaucoup sont des turfistes qui acceptent sans problème la notion de « handicap » lorsqu'il s'agit de courses de chevaux. Pourquoi? Parce que si l'on pouvait savoir à l'avance quel cheval va gagner, personne ne s'embêterait plus à aller aux courses. Qu'advierait-il alors de l'industrie du jeu?

L'égalité de résultats entretient le doute quant à la personne qui va décrocher le travail. On a également recours à cette approche dans les Jeux paralympiques afin de donner les mêmes chances à tous les athlètes dont les handicaps sont différents. Si cette méthode était utilisée dans le monde du travail, les individus appartenant à des groupes non dominants, les femmes, les pauvres et les handicapés, ainsi que les vieux et les jeunes, auraient plus de chances d'obtenir un emploi.

Dans l'industrie littéraire, certains pays octroient des subventions aux éditeurs afin de soutenir la publication d'écrivains en particulier. C'est le cas en Australie où l'Australia Council for the Arts accorde des subventions

aux maisons d'édition qui publient les œuvres littéraires d'auteurs australiens. Les multinationales de l'édition ont elles aussi la possibilité de demander et de recevoir des subventions, même si leur chiffre d'affaires peut être des centaines de fois supérieur à celui d'un petit éditeur indépendant. Cet écart n'est pas pris en compte. Selon les règles de l'Organisation mondiale du commerce (OMC), les entreprises ne doivent pas être victimes de discriminations lorsqu'elles touchent des subventions de l'État, à moins que ce dernier ne l'ait stipulé dans les modifications qu'il a apportées aux règles².



En quoi ce sujet concerne-t-il l'édition? Parce qu'on touche au débat sur la liberté d'expression. Ce que l'on appelle la « liberté de parole » n'est souvent rien d'autre que la capacité pour les puissants d'exprimer haut et fort leur point de vue, et par là même d'éclipser les prises de

2. Pour en savoir plus sur l'OMC, voir Susan Hawthorne, *Wild Politics: Feminism, Globalisation and Bio/diversity*, Melbourne, Spinifex Press, 2002. Sur l'Accord général sur le commerce des services (AGCS), voir Susan Hawthorne, "GATS and Women: To what extent will women lose as the General Agreement on Trade in Services becomes embedded in the global economy?", article présenté lors du 9^e Congrès interdisciplinaire sur la femme, Séoul, Corée du Sud, <https://jamescook.academia.edu/SusanHawthorne>, 21 juin 2005. Sur le commerce culturel, voir Australia Council, Cultural Trade Background Report, Sydney, Australia Council, 2002.

position et l'opinion de ceux qu'ils ne veulent pas entendre et de restreindre leur liberté d'expression.

Dans *Unspeakable*³, Betty McLellan établit un parallèle entre libre-échange / commerce équitable et liberté d'expression / expression équitable. Voici, pour résumer, ses principales conclusions :

- libre-échange / liberté d'expression favorise les puissants ;
- libre-échange / liberté d'expression favorise et entérine les inégalités ;
- libre-échange / liberté d'expression met l'accent sur l'individu ;
- libre-échange / liberté d'expression ne tient pas compte de la qualité de vie.

Betty McLellan n'explique pas en détail les axiomes opposés, mais les conséquences de ses réflexions sont les suivantes :

- commerce équitable / expression équitable décentralise le pouvoir ;
- commerce équitable / expression équitable favorise la justice et un traitement équitable ;
- commerce équitable / expression équitable privilégie le bien commun et l'engagement ;
- commerce équitable / expression équitable souligne l'importance de la vie par rapport aux profits.

3. Betty McLellan, *Unspeakable: A Feminist Ethic of Speech*, Townsville, OtherWise Publications, 2010.

Ses arguments cadrent très bien avec la bibliodiversité puisque l'expression équitable multiplie les possibilités que la voix des marginalisés soit entendue ou lue. Comme nous l'avons souligné précédemment, les « géants de l'édition » ne font en général que répéter les formules stéréotypées des best-sellers, en donnant occasionnellement la parole à une voix différente. Les éditeurs qui sont véritablement indépendants, c'est-à-dire qui ne reçoivent pas de soutien de la part de sociétés, du secteur de l'éducation, d'organisations religieuses, ou de tout autre sponsor qui aurait un droit de regard sur ce qu'ils publient, se tournent en revanche vers les voix risquées, innovantes, controversées, marginales et imaginatives.

Voilà ce qu'entend l'Alliance internationale des éditeurs indépendants par « expression équitable » :

Nous devons redoubler de vigilance mais aussi d'inventivité pour déjouer toute forme d'oppression de la parole. La lutte contre toutes les formes de censure (étatique, administrative, religieuse, économique et jusqu'à l'autocensure) est aujourd'hui encore un enjeu prioritaire.

Le contrôle de la pensée ne passe pas par la seule censure. Dans un contexte de surinformation, de concentration des médias et de standardisation des contenus, il est essentiel de veiller à ce que la liberté d'expression ne serve pas uniquement la voix des groupes ou des pouvoirs dominants. Nous, éditeurs indépendants, défendons le *Fair speech* (équité d'expression), pour faire entendre la pluralité des voix garante de la bibliodiversité⁴.

4. Alliance internationale des éditeurs indépendants, *Déclaration internationale des éditeurs indépendants pour la protection et la promotion de la bibliodiversité*, Paris, Alliance internationale des éditeurs indépendants, 2014, p. 7.

De même que l'égalité des chances entretient le statu quo, le libre-échange dans une économie mondialisée avantage outrageusement ceux qui détiennent déjà les ressources de la planète. Leur capacité à commercer en toute liberté s'appuie sur des accords internationaux signés par les économies dominantes dans leur propre intérêt.

Quand elle s'applique à Rupert Murdoch ou à un pornographe, la liberté d'expression réduit au silence ceux qui n'ont pas d'empire médiatique derrière eux. Les voix des femmes prostituées sont éclipsées ; les prétendus syndicats censés défendre la cause des prostituées comptent en réalité une majorité de proxénètes et de propriétaires de maisons closes parmi leurs membres⁵. Dans quels autres secteurs confie-t-on la gestion d'un syndicat aux employeurs ? Cela arrive, mais lorsque c'est dénoncé, le procédé trouve rarement des défenseurs.

Lorsque l'on analyse l'expression équitable, il faut également prendre en compte ce qui se produit quand on réduit des individus au silence. La censure, ce n'est pas uniquement l'élimination et l'interdiction pures et simples d'œuvres d'écrivains et d'artistes, ni l'emprisonnement, la torture et l'assassinat de ceux qui prononcent des paroles rebelles. C'est aussi une forme de conditionnement social. Dans *Pornography and Silence*⁶, Susan Griffin fait le lien entre

5. Kajsa Ekis Ekman, *L'Être et la Marchandise : prostitution, maternité de substitution et dissociation de soi*, M éditeur, 2013.

6. Susan Griffin, *Pornography and Silence: Culture's Revenge Against Nature*, San Francisco, HarperCollins, 1982.

la violence de la pornographie et le silence des femmes. Elle estime que le silence est autant intérieur qu'extérieur. Cela vaut également pour les peuples colonisés dans leur ensemble. Judy Atkinson⁷ met l'accent sur le traumatisme infligé au peuple indigène australien, qui se transmet de génération en génération. Ceux qui appartiennent à la classe ouvrière connaissent bien ce type de traumatisme, tout comme les personnes qui sont marginalisées par la haine (ce qui a pu être le cas des juifs et des musulmans à certaines époques dans notre monde majoritairement chrétien).

Tout cela est à prendre en compte lorsque, en tant que maison d'édition, on veut encourager la bibliodiversité. La voix des femmes doit être entendue, tout comme celle des individus qui ont de tout temps été marginalisés : les peuples colonisés, les agriculteurs et les ouvriers. Comme l'ont annoncé avec tant de lucidité Maria Mies et ses collègues en 1988 :

Le lien entre la question féminine et la question coloniale et entre ces deux questions et le modèle d'accumulation dominant, mondial, capitaliste et patriarcal ne nous est pas apparu tout de suite ni au cours de nos études. Si nous avons pu percevoir la relation systématique entre ces questions, c'est grâce à de nombreuses années d'expérience dans le tiers-monde (en Inde et en Amérique latine) et à notre engagement aux côtés des femmes et de leurs combats en Europe⁸.

7. Judy Atkinson, *Trauma Trails, Recreating Song Lines: The Transgenerational Effects of Trauma in Indigenous Australia*, Melbourne, Spinifex Press, 2002.

8. Maria Mies, Veronika Bennholdt-Thomsen et Claudia von Werlhof, *Women: The Last Colony*, New Delhi, Kali for Women, 1988. Passage traduit par nos soins.

L'industrie mondiale de l'édition prospère grâce aux voix marginales et subalternes⁹, car ceux qui se trouvent à la marge – à l'instar des semences sauvages – possèdent une énergie nouvelle en matière d'idéation, dont peut bénéficier la société. Mais c'est souvent de courte durée, comme une mode, quelque chose d'exotique¹⁰ ou de choquant. L'éventualité que ces mêmes individus marginaux reprennent à leur compte les moyens de production est plus exaltante. En tant qu'éditeur d'écrits féministes, c'est exactement notre objectif. Si, dans les grosses maisons d'édition, les femmes jouent un rôle éditorial et promotionnel important, il est peu probable qu'on leur confie la lourde tâche de créer un équilibre dynamique dans les secteurs de la production, de la gestion, de la distribution, de l'entreposage et des ventes.

Les éditeurs ont longtemps été tributaires des critiques littéraires, et notamment de celles, exigeantes, des grands quotidiens, qui ont ensuite été complétées par des comptes rendus dans des magazines littéraires et d'actualités. Lorsque j'étais critique littéraire, du milieu à la fin des années 1980, un article sur un livre comptait en moyenne 800 à 1 000 mots. Cet espace s'est aujourd'hui considérablement réduit, et si les blogs en ligne ou les médias sociaux

9. Les lauréats du prix Booker ou Man Booker sont à cet égard instructifs. En effet, si on observe des vainqueurs britanniques, le nombre de lauréats issus d'anciennes colonies de la Couronne crée de nouveaux marchés pour ces voix différentes.

10. Susan Hawthorne, "The Politics of the Exotic: The paradox of cultural voyeurism", *Meanjin* 48 (2), p. 259-268, 1989.

ont un peu relancé l'activité, l'importance des critiques a baissé d'une façon générale, et les médias sociaux n'attirent pas un lectorat très étendu dans la mesure où ils s'adressent plutôt à des marchés de niche. Dans le même temps, les prix littéraires se sont multipliés, mais seuls quelques-uns d'entre eux sont susceptibles de faire augmenter les ventes. Les éditeurs indépendants ont souvent utilisé les médias de niche avec succès par le passé, mais aujourd'hui, les multinationales qui recherchent de nouveaux marchés abusent de ces mêmes médias. De même, des festivals se tiennent aujourd'hui un peu partout, avec des fortunes diverses.

Autre exemple d'« expression équitable » qui concerne directement le secteur de l'édition : l'autorisation délivrée par le Forest Council permettant d'utiliser les logos FSC et PEFC lors de l'impression des livres¹¹. Pour qu'un livre puisse apposer le logo FSC ou PEFC sur sa couverture, il doit être *approuvé* avant d'être imprimé. Cela tient au fait que ce système de « foresterie juste » est conscient de l'importance qu'il y a à empêcher toute utilisation déraisonnée des ressources à des fins publicitaires, source d'un énorme gaspillage : courriers publicitaires, catalogues de produits de surconsommation et autres supports écrits que le Forest Council juge inacceptables. Mais nous n'allons sans doute

11. Les labels FSC (Forest Stewardship Council) et PEFC (Programme for the Endorsement of Forest Certification) sont destinés à réduire le gaspillage et la gestion non soutenable des forêts. Le premier dépend d'un système puissant tandis que le second est le système de certification choisi par un grand nombre de petits propriétaires forestiers.

pas tarder à entendre les antiécologistes crier à la discrimination, même si je me demande bien quels seront leurs arguments afin de justifier l'usage excessif qu'ils font des trop rares forêts soutenables pour des supports inutiles et non rentables.

Dans la Déclaration de Paris, l'Alliance internationale des éditeurs indépendants en appelle aux éditeurs pour qu'ils se préoccupent de l'environnement: « Il est de notre responsabilité, à nous éditeurs indépendants, de mettre en pratique les principes que nous avons énoncés et de défendre un modèle d'édition respectueux des droits humains et de l'environnement¹² ». Les éditeurs des pays riches doivent toutefois être conscients que ceux qui résident dans des pays moins développés n'ont pas toujours la possibilité de se procurer du papier soutenable sur le plan écologique.

« Expression équitable », « commerce équitable », « foresterie soutenable » et « livre équitable » sont autant de termes qui placent la justice et l'équité au centre de la prise de décision. Le label « Le livre équitable » est attribué par l'Alliance internationale des éditeurs indépendants à des ouvrages publiés dans le cadre d'accords éditoriaux internationaux respectueux des spécificités de chacun: les coéditions solidaires. Celles-ci permettent de mutualiser les coûts liés à la réalisation intellectuelle et physique d'un livre et faire ainsi des économies d'échelle; d'échanger des savoir-faire professionnels et une expérience commune, tout en respectant le

12. Alliance internationale des éditeurs indépendants, Déclaration internationale des éditeurs indépendants pour la protection et la promotion de la bibliodiversité, *op. cit.*, p. 8.

contexte culturel et l'identité des éditeurs; de diffuser plus largement les ouvrages en ajustant les prix pour chaque zone géographique ou en uniformisant les prix sur une même zone de commercialisation. Le label « Le livre équitable » symbolise cette solidarité entre éditeurs – solidarité qui mobilise aussi indirectement les lecteurs: c'est parce qu'un ouvrage est vendu vingt euros en France qu'il pourra être acheté moitié moins cher en Afrique de l'Ouest par exemple.

Les répercussions d'une « éthique de l'expression¹³ » ou, plus exactement, d'une éthique de l'expression équitable sont à prendre au sérieux par les éditeurs. Si l'expression et le commerce équitables pouvaient être placés au centre du secteur de l'édition, non seulement nous aurions devant nous un système plus juste, mais les auteurs se feraient mieux entendre; ceux qui ont quelque chose de nouveau ou de différent à dire auraient voix au chapitre; les éditeurs indépendants pourraient conclure des accords plus justes au lieu d'être relégués à la marge; et les lecteurs retrouveraient peut-être un univers de librairies indépendantes et prospères où ils pourraient se procurer des ouvrages non homogénéisés susceptibles d'élargir leur horizon¹⁴.

13. Betty McLellan, *Unspeakable: A Feminist Ethic of Speech*, *op. cit.*

14. Il existe un critique qui a pris cette tâche à bras-le-corps: il s'agit de M. D. Brady, dont le blog intitulé "Me, You and Books" regorge de critiques de livres du monde entier. Voir <http://mbrady.wordpress.com/>. J'ai tenté la même expérience avec la rubrique que je tenais régulièrement dans l'*Australian Women's Book Review*, au début des années 1990.



X. LA RECOLONISATION

Faire de l'État-nation un havre pour les multinationales est du même acabit que d'en faire un havre pour l'hétérosexualité, car les deux peuvent être recodifiés en tant que phénomènes naturels, voire surnaturels. Ainsi, le tourisme et l'impérialisme font tout autant partie intégrante de l'ordre naturel que l'hétérosexualité et sont indispensables aux États dans leur stratégie de recolonisation.

M. JACQUI ALEXANDER, *PEDAGOGIES OF CROSSING*¹

La «révolution numérique» a non seulement ouvert la porte à de petits acteurs, mais elle a aussi multiplié les possibilités pour les géants de l'édition et de la librairie de recoloniser ceux qui ont sué sang et eau pour se décoloniser au cours du siècle dernier. Se décoloniser signifiait se défaire du carcan culturel, avaliser et célébrer les peuples et les cultures dépossédés, notamment les langues interdites par les colonisateurs. Ainsi, un combat a été mené pour que des ouvrages en langues indigènes soient publiés dans le respect de leur signification et de leur contexte. Pareille bataille s'est déroulée au sein de tous les peuples colonisés de la planète en Afrique, en Amérique du Sud, dans les Pays basques français et espagnol, et dans les colonies anglophones de l'Australie, du Canada, des États-Unis, de l'Afrique du Sud et de l'Aotearoa ou Nouvelle-Zélande.

1. M. Jacqui Alexander, *Pedagogies of Crossing: Meditations on Feminism, Sexual Politics, Memory and the Sacred*, Durham et Londres, Duke University Press, 2005. Passage traduit par nos soins.

Les médias australiens s'en sont récemment fait l'écho avec l'examen critique des termes *dreaming* (rêve) et *dreamtime* (temps du rêve)². Christine Nicholls soutient qu'ils recèlent une déformation de la signification originelle exprimée de façons différentes dans au moins 250 langues australiennes de l'époque précoloniale. Cet emploi impropre a des répercussions sur la façon dont les sociétés aborigènes sont perçues et dont leurs idées et concepts sont compris. Autre exemple, certaines langues, comme le basque, sont parfois qualifiées de « langues des terroristes ». Ou encore ailleurs, dans le « monde en développement », comme le souligne l'Alliance internationale des éditeurs indépendants :

Les livres en langues africaines disposent d'un marché potentiellement vaste. Cependant, certains facteurs de blocage réduisent considérablement la taille de cette clientèle potentielle, notamment des taux élevés d'analphabétisme, le manque d'habitude de lecture, la faiblesse du pouvoir d'achat du public visé et la faible visibilité/disponibilité des ouvrages³.

La disponibilité des livres dans les langues locales et nationales est un problème que rencontrent les populations colonisées partout dans le monde. Le colonialisme est un

2. Christine Nicholls, "'Dreamtime' and 'The Dreaming': An Introduction", *The Conversation*, <http://theconversation.com/dreamtimeand-the-dreaming-an-introduction-20833>, 29 janvier 2014.

3. Alliance internationale des éditeurs indépendants, « Les langues locales et nationales : quelles opportunités pour l'édition en Afrique ? », atelier des Assises internationales de l'édition indépendante pour faire vivre et renforcer ensemble la bibliodiversité, Ouagadougou, Burkina Faso, 11-13 juin 2013.

héritage lourd à porter et difficile à éradiquer, car des infrastructures sont mises en place pour aider ceux qui sont déjà puissants. Les médias et l'éducation peuvent être utilisés à bon comme à mauvais escient. Ainsi, lorsqu'un accord de distribution se prépare avec un acteur important du numérique, les dispositifs contractuels favorisent les intérêts des grosses sociétés. Sur le marché anglophone, on observe ce phénomène à travers les contrats qui mettent les États-Unis et leur colossal marché de l'édition au centre des préoccupations et ne font aucun cas des autres marchés plus petits.

En Afrique, les éditeurs indépendants se plaignent que leurs marchés deviennent de véritables dépotoirs à livres. Dans certains pays francophones comme le Gabon, le Cameroun, le Mali et le Niger, des livres en français – la langue officielle – envahissent le marché sous prétexte de fournir des supports de lecture aux malheureux enfants pauvres et à leurs écoles; ces livres, écrits, produits et publiés en France, font l'objet de « dons ». Or les éditeurs indépendants locaux ne peuvent pas se permettre d'offrir en nombre leurs livres gratuitement aux écoles et se retrouvent écartés d'un marché susceptible de représenter une importante source de revenus et d'assurer la survie des éditeurs du pays possédant un savoir local⁴. Ce sont en

4. Voir Alliance internationale des éditeurs indépendants, « Le don de livres : un système à repenser? », atelier des Assises internationales de l'édition indépendante pour faire vivre et renforcer ensemble la bibliodiversité, BULAC, Paris, 20-21 mars 2013, http://www.alliance-editeurs.org/IMG/pdf/premieres_conclusions_atelier_don_de_livres_2013_et_2014-3.pdf, visité le 24 mai 2014.

outre des livres bas de gamme dont on se débarrasse dans les pays en développement, à l'image de l'Occident qui y évacue certains de ses produits, comme les cigarettes ou les produits pharmaceutiques inefficaces ou dangereux. Au Brésil, les dons de livres faits par les banques, en apparence charitables, ne relèvent le plus souvent que d'une stratégie marketing et la qualité des ouvrages est très mauvaise. Il s'agit en réalité de livres bas de gamme ou en mauvais état. Au lieu d'acheter de bons livres dont elles pourraient faire don aux bibliothèques, les banques donatrices préfèrent dépenser des millions dans des campagnes publicitaires. S'ajoutent à cela des problèmes de distribution tels que, bien souvent, les éditeurs ne sont pas payés. Finalement, ce sont les éditeurs de matériel éducatif, très largement soutenus, qui s'octroient la plus grosse part du gâteau⁵.

Ces agissements sont totalement contraires à l'esprit de la bibliodiversité. En revanche, comme le souligne l'Alliance internationale des éditeurs indépendants: «Les éditeurs indépendants sont les garants de la pluralité et de la diffusion des idées, les véritables acteurs et défenseurs de cette diversité culturelle adaptée au livre⁶.»

Car la bibliodiversité ne recouvre pas simplement des chiffres, mais aussi une marque de fabrique et un processus. Il ne s'agit pas seulement de produire des livres

5. Araken Gomes Ribeiro, communication personnelle, 2013.

6. Alliance internationale des éditeurs indépendants, *Déclaration internationale des éditeurs indépendants pour la protection et la promotion de la bibliodiversité*, Paris, Alliance internationale des éditeurs indépendants, 2007, p. 5.

différemment. La bibliodiversité implique un contexte social totalement autre dans lequel peuvent naître les idées et où la libre expression doit être mise en balance avec le bien commun⁷. À ce titre, le concept d'expression équitable⁸ peut nous aider à trouver ce point d'équilibre.

Comme l'écologie, l'édition fait partie d'un système complexe qui réagit aux forces en présence dans le monde. Les éditeurs indépendants arrivent souvent à anticiper les changements culturels parce qu'ils évoluent sur la vague mouvante de la culture, tandis que les grosses maisons d'édition restent dans des eaux peu profondes et très fréquentées.

L'édition est à la croisée des chemins. Nous avons désormais accès à des procédés de fabrication relativement bon marché qui permettent aux géants de l'édition, tels que Penguin Random House, Hachette, Mondadori et autres, d'inonder le marché de leurs livres. Mais ces mêmes procédés de fabrication permettent aussi à des voix marginales d'être entendues. Ce phénomène est étayé par l'extraordinaire essor de la publication de la poésie en petits tirages ou numérique. Et l'autoédition, chère aux modernistes, n'a jamais été aussi accessible. Parallèlement

7. Arundhati Roy, *Le Coût de la vie*, Gallimard, 1999; Maria Mies et Veronika Bennholdt-Thomsen, *The Subsistence Perspective: Beyond the Globalised Economy*, Londres, Zed Books, Melbourne, Spinifex Press, 1999; Vandana Shiva, *Making Peace with the Earth: Beyond Resource, Land and Food Wars*, New Delhi, Women Unlimited, Melbourne, Spinifex Press, 2012.

8. Betty McLellan, *Unspeakable: A Feminist Ethic of Speech*, Townsville, OtherWise Publications, 2010.

à ces changements de modes de fabrication, on constate que la distribution numérique d'une seule et unique voix peut avoir une portée mondiale. Comme l'a noté Suniti Namjoshi en 1996, un écrivain peut maintenant dire : « Je m'adresse au monde entier. Non seulement je m'exprime par mon vote, mais ma voix, ma VOIX est entendue. » Mais il y a un problème. « Est-ce que quelqu'un m'écoute⁹? »

Un particulier qui a accès à un ordinateur peut se constituer un public international grâce aux blogs, aux sites Internet et aux réseaux sociaux. Et si une telle portée est rare, une voix peut à elle seule se répandre tel un virus au sein d'un public planétaire.

Mais l'autoédition a elle aussi été récupérée, et elle se trouve aujourd'hui en grande partie entre les mains d'Amazon. L'édition au sens classique implique qu'un contrat soit signé d'un commun accord entre l'éditeur et l'auteur, et si nombre d'auteurs mécontents ont regretté par la suite d'avoir signé tel ou tel contrat, l'éditeur est tout de même obligé d'obtenir le consentement de l'auteur pour en modifier les termes. Amazon, en revanche, se réserve le droit de changer n'importe quelle partie d'un contrat, pour quelque raison que ce soit, à n'importe quel moment et avec n'importe quel auteur. Les écrivains doivent donc se renseigner sur les pièges que renferment ces nouveaux types de contrats.

9. Suniti Namjoshi, *Building Babel*, Melbourne, Spinifex Press, 1996, p. xxiv-xxv. Passage traduit par nos soins.

Face à la recolonisation, il faut garder en mémoire les paroles d'Arundhati Roy :

Notre stratégie ne doit pas seulement consister à nous opposer à l'empire, nous devons aussi en faire le siège. Le priver d'oxygène. Le déshonorer. Le tourner en dérision. Avec notre art, notre musique, notre littérature, notre obstination, notre joie, notre intelligence, notre totale intransigeance et notre faculté de raconter nos propres histoires. Des histoires différentes de celles qu'un lavage de cerveau nous pousse à croire¹⁰.

Nous risquons de nous retrouver noyés sous le parasitage de l'édition numérique si nous ne créons pas maintenant des réseaux pour nous aider à diffuser les voix de la bibliodiversité. Pouvons-nous répondre à la question posée par Suniti Namjoshi en 1996 : « Est-ce que quelqu'un m'écoute ? » Les blogs, eBooks, applications pour iPad, tablettes, tweets, fictions téléphoniques, sites Internet et autres supports qui déferlent dans nos foyers et sur nos lieux de travail nous aident-ils à faire entendre notre voix ? Les petits éditeurs ont l'avantage d'être plus flexibles et d'avoir des listes plus limitées à convertir ou à créer. Grâce à nos sites Internet, nous pouvons mettre la littérature à disposition de nos lecteurs et nous pouvons entrer en relation avec eux¹¹. Cela donne des raisons d'espérer que la bibliodiversité pourra conquérir ce nouvel espace numérique.

10. Roy, Arundhati, *War Talk*, Cambridge, MA, South End Press, 2003, p. 112. Passage traduit par nos soins.

11. Le problème reste entier avec la distribution numérique. Voir plus loin.

Nous devons combattre les créateurs de monopsones – parmi lesquels Amazon –, dont les pratiques dénaturent le marché¹². On observe des différends importants entre les grandes maisons d'édition et les gros détaillants. Lorsque la société Apple est entrée sur le marché, en 2010, on a pu croire que le monopsonne d'Amazon allait être bousculé, mais comme le fait remarquer Bob Kohn :

Tout allait bien jusqu'à ce que le ministère de la Justice, fort d'un livre blanc rédigé à son intention par Amazon, tente à Apple et à cinq maisons d'édition d'enverger un procès fort peu judicieux pour violation de la loi antitrust. Les éditeurs ont alors été accusés de "fixation des prix" mais pas de détermination de prix fixes : selon la conspiration imaginée par l'État, le prix d'aucun livre électronique n'était déterminé. Tout ce que les éditeurs avaient fait – et cela a été ma position lors de mon intervention en tant qu'*amicus curiae* – était d'adopter le modèle de l'Apple Store, tout à fait légal, ce qui empêchait Amazon de procéder, dans son propre intérêt, à une dénaturation du marché du livre électronique¹³.

Les positions contradictoires des géants de l'édition et des éditeurs indépendants obligent ces derniers à jouer les équilibristes entre flexibilité et adoption précoce des nouvelles technologies, d'un côté, et « nécessité » d'une large distribution, de l'autre, dont les rênes sont presque

12. Bob Kohn, "How Book Publishers Can Beat Amazon", *The New York Times*, <http://www.nytimes.com/2014/05/31/opinion/how-book-publishers-can-beat-amazon.html>, 30 mai 2014.

13. *Ibid.* Passage traduit par nos soins.

toujours détenues par certaines des entreprises les plus puissantes et les plus capitalisées de la planète.

Dans ce monde caractérisé par la globalisation de l'édition, nous sommes face à l'extraordinaire pouvoir d'un seul acteur : Amazon. Cette société dénature non seulement le marché en tant qu'*acheteur* de livres, y compris électroniques, aux maisons d'éditions (monopsonie), mais aussi en tant que *vendeur* – le plus puissant du marché – de livres et d'autres produits aux consommateurs (monopole). Ce modèle commercial ne correspond pas à l'idéal concurrentiel si cher aux économistes néoclassiques ; il s'apparente plutôt au pouvoir détenu par l'industrie du sucre en Amérique du Sud, auquel Eduardo Galeano¹⁴ fait référence dans son étude portant sur cinq cents ans d'histoire en Amérique latine, ou à celui de l'East India Company pendant la période coloniale britannique, ou encore au pouvoir de Monsanto sur l'agro-industrie. Nous devons donc bel et bien recoloniser nos marchés et nos esprits.

14. Eduardo Galeano, *Les Veines ouvertes de l'Amérique latine*, Plon, 1981.



XI. LA BIBLIODIVERSITÉ NUMÉRIQUE

[La coédition], c'est la viabilité économique. La coédition, ce n'est pas simplement faire en sorte qu'un livre ou qu'un auteur puisse être publié au même moment partout dans le monde, dans une seule langue ou dans plusieurs. C'est aussi de l'économie : la coédition permet de réaliser un projet viable sur le plan économique.

RITU MENON, « COEDICIÓN SIMULTÁNEA DE LIBROS FEMINISTAS »¹

Le système numérique – par opposition au système industriel – se traduit, dans son fonctionnement, par des schémas et des processus organiques. Mais de même que les « géants de l'industrie pharmaceutique » sont parvenus à coloniser et à s'appropriier le savoir des peuples indigènes et traditionnels afin de réaliser des profits colossaux, le système numérique peut lui aussi être récupéré, dénaturé et privatisé par les « géants de l'édition ». C'est même exactement ce qui se produit à l'heure actuelle.

Le numérique est avant tout un système de réseaux, comme en témoignent Internet et les réseaux sociaux. Si je n'ai rien d'une « geek », j'ai néanmoins pu constater à quel point l'accès à la téléphonie mobile a changé la vie de nombreux individus en Inde et au Bangladesh. Les personnes

1. Ritu Menon, « Coeditió Simultánea de Libros Feministas », *Débats, Debates, Dibattiti, Panel Discussions, Besprechungen*, Barcelone, IV Fira Internacional del Libre Feminista, 1990. Passage traduit par nos soins.

qui vivent dans la pauvreté n'utilisent pas toutes la technologie de la même manière. Dans les communautés indigènes de l'Australie reculée, l'accès de la collectivité aux ordinateurs permet de communiquer d'un désert à l'autre. Dans l'Indonésie rurale, une femme âgée peut contacter un parent à elle dans un autre village en demandant à son fils de lui envoyer un mail. En Inde et au Nigeria, enfin, une jeune femme peut avoir accès à des livres électroniques sur son téléphone portable.

On assiste à une prolifération des tout petits éditeurs au milieu des géants de l'édition. Ils ressemblent à ces petites pousses vertes qui se frayent un chemin dans les interstices du béton. Certains vont se développer et se spécialiser dans une zone géographique ou un groupe social particuliers. Grâce aux réseaux, le livre peut atteindre un plus large public. La prochaine génération de lecteurs sera née avec le numérique, si bien que l'édition électronique deviendra la norme. À l'heure actuelle, les éditeurs dont le numérique représente plus de 20 % des ventes sont peu nombreux, le reste étant assuré par les ventes papier. La vitesse à laquelle cette situation va évoluer est difficile à prévoir, mais il semblerait que ces chiffres vont s'inverser dans les vingt prochaines années sur certains marchés. Il existe déjà des éditeurs qui ne publient que des livres numériques. Leur équivalent papier va toutefois perdurer, je n'ai aucun doute là-dessus : le livre existera toujours en tant que cadeau, que recueil de connaissances à méditer, que roman à lire sur la plage, qu'images à mettre entre les mains des enfants, que poésie ou que petit produit de luxe qui nous est cher.

Ce qui demeure important, quels que soient les moyens de production ou les supports de lecture, est le contenu : c'est l'essence même de la bibliodiversité et la raison d'être des éditeurs indépendants.

Si la « grande distribution » – on assiste à une concentration de plus en plus importante des produits entre les mains d'un nombre toujours plus restreint de sociétés, concentration qui fait fi des frontières linguistiques – finit par se réduire à une poignée d'acteurs, les avantages que le réseautage apporte aux plus petits disparaîtront². Certains parviendront à survivre grâce à la fidélité temporaire de leurs clients, mais la fidélité a tendance à être un phénomène générationnel et va sans doute évoluer elle aussi au fil du temps.

Il est donc absolument essentiel que les écrivains, éditeurs, artistes, concepteurs, médias, distributeurs de livres et libraires indépendants, ainsi que les lecteurs pour qui l'indépendance est importante, prennent conscience du rôle de la coopération transsectorielle³.

2. Le 14 mars 2014, la société Amazon a annoncé qu'elle allait produire des livres en allemand. Penguin Random House édite aujourd'hui des livres en anglais, en allemand et en espagnol.

3. À cette fin, l'Alliance internationale des éditeurs indépendants a organisé des ateliers destinés aux éditeurs, dont un ciblant tout particulièrement les besoins des éditeurs en langue arabe (Alliance internationale des éditeurs indépendants, « L'édition numérique : quels enjeux pour la bibliodiversité dans le monde arabe ? », http://www.allianceediteurs.org/IMG/pdf/communiquede_presse_edition_numerique_monde_arabe-3.pdf, 12 mai 2014). Elle a également lancé une étude internationale en 2010-2011 sur « l'édition numérique dans le monde en développement » (Octavio Kulesz, « L'édition numérique dans les pays en développement », Paris, Alliance internationale des éditeurs indépendants, <http://alliance-lab.org/etude/?lang=fr>, 2011).

Il règne dans le secteur de l'édition la confusion suivante: les principaux détaillants veulent être des éditeurs, et les principaux éditeurs veulent être des détaillants. Pareille convergence ne bénéficie ni aux auteurs, ni aux éditeurs indépendants, ni aux libraires. Elle est toutefois « vendue » à ceux qui se situent en bas de l'échelle comme apportant de gros avantages: elle permettrait d'atteindre le marché mondial et de ne payer aucun coût d'impression. Mais la plupart de ces « avantages » sont un leurre. Comment un petit acteur pourrait-il toucher un public planétaire? Comment pourrait-il échapper aux coûts de conception, de préparation, de correction d'épreuves, de composition, de marketing et de distribution? Les lecteurs auront-ils envie de lire des livres mal édités? Voudront-ils lire des ouvrages dont la conception graphique laisse à désirer? Le marketing et la distribution en ligne suffiront-ils? Ces prétendus avantages sont ensuite utilisés pour attirer les auteurs autoédités ou les indépendants qui ont le plus de succès et les racheter. En 2011, Penguin a ainsi fait l'acquisition de Bookworld, détenu par REDGroup Retail (qui possédait Borders et Angus & Robertson). Bookworld est la librairie en ligne qui s'est développée le plus rapidement en Australie et qui est devenue aujourd'hui une filiale de Penguin Random House Australia. Des accords du même type sont signés entre de grosses maisons d'édition sur de nombreux autres marchés linguistiques. À l'autre extrémité du spectre, des géants comme Amazon fourbissent actuellement leurs armes numériques. Le mouvement a commencé en 2009 avec AmazonEncore, et s'est développé aujourd'hui avec treize marques différentes.

Autre phénomène: l'autoédition en ligne d'un produit vendu par la suite dans le monde entier, dont le livre *Cinquante nuances de Grey*, de E. L. James, est l'illustration. La trilogie est finalement publiée par Random House qui, depuis sa fusion avec Penguin Books, est devenue la première maison d'édition d'ouvrages en anglais au monde. Elle possède également Goldmann, l'éditeur allemand de la trilogie. Lorsque le *Publishers Weekly* a accordé à E. L. James le titre de « personnalité de l'édition 2012 », les milieux littéraires ont poussé des cris d'orfraie. Sous l'angle, critique, de la bibliodiversité, cet effroi se justifie. E. L. James a trouvé la formule gagnante au bon moment: reprendre un conte de fées vieux comme le monde et misogyne qui raconte l'histoire d'un homme dominateur et sadique et d'une femme belle, pauvre et masochiste⁴.

Il existe un autre exemple de petit éditeur racheté par une grosse maison d'édition: il s'agit de Booki.sh, entreprise anciennement australienne. À l'origine, Booki.sh a créé une plate-forme de lecture numérique hébergée sur un nuage de données et a tenté l'expérience des ventes numériques d'ouvrages d'éditeurs indépendants via des libraires eux aussi indépendants, qui a connu ensuite un grand succès. Booki.sh est aujourd'hui détenu par OverDrive, une compagnie américaine qui approvisionne en livres les

4. Susan Hawthorne, "Shades of Grey: What now that BDSM has gone mainstream?", article présenté lors de l'Australian Women's and Gender Studies Conference, université de Nouvelle-Galles du Sud, <https://jamescook.academia.edu/SusanHawthorne>, 21 novembre 2012.

bibliothèques du monde entier. Si les propriétaires de l'entreprise ont pris la bonne décision sur le plan commercial en choisissant de vendre, les répercussions sur les éditeurs et libraires indépendants en Australie ont été importantes. Les premiers ont perdu une plate-forme de vente de livres électroniques, et les seconds un point de vente de leurs livres électroniques géré au niveau local⁵.

Le langage employé pour décrire cette acquisition est intéressant. Voici les propos de Steve Potash, PDG d'OverDrive: «L'équipe de Booki.sh a créé une expérience de lecture nouvelle, directe et immersive qui correspond parfaitement à la mission de nos bibliothèques et écoles. Grâce à une technologie innovante, elle rationalise l'accès aux livres électroniques et leur commodité, ce qui va permettre de déterminer la façon dont des millions de lecteurs et d'élèves vont profiter des livres électroniques qui sont mis à leur disposition par le réseau d'OverDrive et ses milliers de bibliothèques, écoles et libraires répartis dans plus de vingt pays⁶.»

Son indépendance a permis à Booki.sh de connaître un grand succès et, à ce titre, sa créativité et son intelligence sont remarquables. Des termes tels que « nouveau », « direct »

5. Les membres du Small Press Network [réseau d'éditeurs indépendants, (N. d. T.)], associés à un groupe de libraires indépendants, ont travaillé avec succès au côté de Booki.sh à partir de 2011-2012 (Booki.sh, plus d'informations sur <http://about.booki.sh/support/press>, 2014).

6. Cité dans Michael Kozlowski, "OverDrive Acquires Cloud Based Company Booki.sh", *Good e-Reader*, <http://goodereader.com/blog/e-booknews/overdrive-acquires-cloud-based-company-booki-sh>, 5 mars 2014.

et « innovant » sont rarement employés à propos des géants de l'édition. Comme l'a fait remarquer Timothy Swanson⁷, les grosses sociétés ont recours à ce qui existe à l'état « sauvage » en matière de biodiversité et, de la même façon, les grosses maisons d'édition s'appuient sur ce qui est « nouveau » dans la bibliodiversité pour réaliser leurs propres avancées. L'originalité émane de la marge, des indépendants ; les petits nourrissent les gros. L'avenir nous dira si OverDrive parvient à se montrer à la hauteur des ambitions et des attentes de Booki.sh.

7. Timothy Swanson, "The Reliance of Northern Economies on Southern Biodiversity: Biodiversity as information", *Ecological Economics* 17 (1), p. 1-8, 1996.



XII. L'ÉDITION BIOLOGIQUE

Le but de Nayakrishi Andolon [le nouveau mouvement agricole] n'est pas de produire plus de nourriture, mais de créer de la vie, de la diversité et de l'ananda [de la joie de vivre].

FARIDA AKHTER, "RESISTING TECHNOLOGY AND DEFENDING SUBSISTENCE IN BANGLADESH"¹

L'écologie de l'édition est un sujet qui va stimuler l'esprit des éditeurs indépendants durant les décennies à venir. Tandis que, chez les poids lourds du secteur, on observera toujours plus de fusions, de numérisation, de rapprochement entre les détaillants et les éditeurs et de publications multilingues homogénéisées, on trouvera à l'autre extrémité des professionnels opérant à petite échelle, à savoir les indépendants et les autoéditeurs.

L'écriture et l'édition sont des activités qui s'accommodent particulièrement bien d'une petite échelle, à l'image de l'agriculture biologique qui produit ses meilleurs résultats lorsqu'elle est appliquée à de petites surfaces. En se limitant en taille, l'agriculteur peut produire quelque chose d'unique et développer un goût ou une couleur qui ne peuvent être reproduits à l'échelle industrielle.

1. Farida Akhter, "Resisting 'Technology' and Defending Subsistence in Bangladesh: Nayakrishi Andolon and the movement for a happy life", in Veronika Bennholdt-Thomsen, Nicholas Faraclas et Claudia von Werlhof (éd.), *There Is an Alternative: Subsistence and Worldwide Resistance to Corporate Globalization*, p. 392, Londres, Zed Books, Melbourne, Spinifex Press, 2001. Voir aussi le site Internet d'UBINIG : <http://www.ubinig.org/>. Passage traduit par nos soins.

On entend souvent les grosses sociétés dire que le « bio », ce n'est « que pour les riches », et qu'en opérant à grande échelle l'agro-industrie parvient à produire de la nourriture que les pauvres peuvent se permettre d'acheter. Au Bangladesh, Farida Akhter a toutefois démontré par l'exemple que les personnes disposant de peu de ressources devraient elles aussi avoir les moyens de bénéficier d'une nourriture saine, c'est-à-dire obtenue sans pesticides et sans l'intervention de sociétés comme Monsanto².

Lorsque l'on songe au secteur de l'environnement et à celui de l'édition, on est frappé par les liens qui existent entre les deux, notamment en ce qui concerne le papier. L'essentiel de la production mondiale de papier se fait à partir de plantations forestières, majoritairement constituées d'essences exotiques, qui sont coupées à blanc pour maximiser les profits des entreprises chargées de leur exploitation. La première destruction concerne les forêts indigènes, qui sont remplacées par des plantations d'essences exotiques. Le second niveau de destruction intervient lorsque l'on procède à des coupes à blanc dans ces plantations. Ces coupes occasionnent des dégâts équivalents à ceux d'un bombardement. Elles entraînent la destruction des écosystèmes forestiers dans leur ensemble, car elles ne se contentent pas d'abattre les grands arbres, elles détruisent également le sous-bois, les micro-organismes et les sols. Plus la maison d'édition est importante, plus le nombre de tirages et

2. *Ibid.* ; Marie-Monique Robin, *Le Monde selon Monsanto. De la dioxine aux OGM, une multinationale qui vous veut du bien*, La Découverte et Arte Éditions, 2008.

la consommation de papier sont élevés. Les nouvelles technologies d'impression pourraient avoir ici un rôle à jouer puisqu'elles rendent les livres à faible tirage – entre 100 et 700 exemplaires – plus viables. Ces faibles tirages réduisent le gaspillage de papier. Les tirages importants, en revanche, accroissent souvent les besoins de réduction du bois en pâte, d'où un gâchis de livres, de papier et d'arbres.

Les libraires ont en outre la possibilité de renvoyer les invendus à l'éditeur. Cette pratique, qui peut être due à des commandes excessives passées notamment par les grandes surfaces et les chaînes de magasins, entraîne un gâchis colossal. Un gâchis de papier, mais aussi de carburant du fait du transport des livres sur des routes déjà encombrées (il peut aussi s'agir d'autres moyens de transport) lorsqu'il faut renvoyer les livres en surplus et les mettre au pilon.

Les petits éditeurs indépendants sont moins susceptibles de se livrer à des tirages excessifs, et s'il leur arrive de n'avoir aucun contrôle sur le retour des invendus, leur responsabilité en matière de gaspillage est bien moins grande puisqu'ils enregistrent généralement des commandes raisonnables.

Poursuivant sur sa lancée fusionnelle, Random House a racheté l'éditeur hispanophone Santillana en mars 2014. S'il reste peut-être de la place pour quelques individus audacieux dans cette maison d'édition XXL et trilingue, il y a toutefois de fortes chances pour que les livres finissent par tous se ressembler (un même auteur étant publié dans trois langues). Les tomates calibrées des supermarchés ressemblent à ces livres identiques produits par les géants de l'édition : ils ont perdu toute saveur locale, la langue est le

plus souvent « américanisée » et les personnages, qui flottent dans un univers mondialisé et improbable, sont confrontés à des problèmes que seuls les riches connaissent. Il arrive aussi que ces livres reproduisent le même genre de violence dont nous autres, qui nous battons contre le racisme, la misogynie, la colonisation et autres phénomènes analogues, avons refusé de faire un fonds de commerce. La couverture choisie pour la réimpression en langue anglaise de *La Cloche de détresse* de Sylvia Plath³ illustre ce phénomène : il s'agit d'une couverture à vocation internationale qui transforme le personnage principal en une fille ordinaire, superficielle et typiquement américaine, alors que l'ouvrage traite d'une femme qui lutte contre la dépression et l'anxiété du fait des attentes de la société à son égard à une époque où le féminisme était mal vu. Voilà le genre de déformation des idées dont le capitalisme est coutumier. Si le texte reste le même, l'approche marketing dénature les objectifs que l'auteur poursuit à travers cet ouvrage. Et comme Sylvia Plath n'est plus là pour protester contre cette violation de son « droit moral », ces réappropriations marketing contraires à l'éthique ne vont pas en rester là.

L'édition biologique prend du temps. Elle implique de considérer chaque livre et son auteur dans leur contexte. Il faut tenir compte des intentions de l'auteur et non pas se contenter d'affubler l'ouvrage d'une couverture choisie parce qu'elle est à la mode. Les écrivaines sont censées

3. Faber, 2013.

accepter des couvertures «de filles», donc sexualisées, même si ce n'est pas dans cette catégorie qu'elles auraient classé leur travail. Les concepteurs qui travaillent sur les ouvrages grand public produisent des couvertures «masculines» pour les livres écrits par des hommes et des couvertures «féminines» pour ceux écrits par des femmes⁴. On peut certes estimer qu'il s'agit là d'un moyen d'atteindre le marché ciblé par un livre, mais par ce procédé, on peut vite être tenté de conférer un caractère exotique aux livres «étrangers» et se livrer à un marketing condescendant à l'égard des ouvrages écrits par des femmes.

Je suis convaincue que l'édition biologique produit de meilleurs ouvrages. Si les lecteurs étaient davantage au fait des dimensions politiques et économiques de l'édition, ils seraient peut-être plus nombreux à prendre le risque de lire des livres d'auteurs inconnus ou issus de contrées qu'ils connaissent mal. Le changement doit à la fois naître d'une intention et être accompagné. Le lecteur qui ne s'aventure par au-delà de la vitrine d'une librairie ressemble quelque peu au touriste qui visite l'Europe, l'Asie ou l'Afrique en cinq jours. Il faut du temps pour explorer les idées. Il n'est pas nécessaire de partir de chez soi, mais il faut être à l'affût de nouveaux concepts et de nouvelles perceptions du monde, ainsi que de nouvelles personnalités. Ou bien

4. Alison Flood, "Coverflip: Author Maureen Johnson turns tables on gendered book covers. Novelist challenges readers to flip genders of famous book covers and expose publishers' sexist attitudes to women's fiction", *The Guardian*, <http://www.theguardian.com/books/2013/may/09/coverflip-maureen-johnson-gender-book>, 10 mai 2013.

BIBLIODIVERSITÉ

il faut aller chercher plus en profondeur chez les auteurs que l'on connaît. On peut certes être ébloui lorsque l'on reste à la surface des choses, mais la lassitude ne tarde pas à poindre; la satisfaction n'est pas au rendez-vous et on devient cynique et las.

Dans l'édition soutenable, les livres ont une durée de vie supérieure à trois mois dans les rayons. Les exigences de profits toujours plus élevés, de livres à très forte mobilité et d'entrepôts de distribution gigantesques, ainsi que les externalités telles que les acomptes des auteurs à succès qui doivent s'accompagner de voyages à travers le monde ou de participations à des festivals, n'œuvrent pas en faveur d'une industrie écologiquement soutenable. *Small is beautiful*. L'indépendance aussi.

XIII. LES PRINCIPES DE LA BIBLIODIVERSITÉ : STRUCTURES ET PROCESSUS¹

Les systèmes de rétroaction autoadaptatifs et non linéaires sont imprévisibles par essence. Ils ne sont pas contrôlables. Ils ne peuvent être appréhendés que de façon extrêmement générale. Prévoir l'avenir avec exactitude et s'y préparer n'est pas possible.

On ne peut prévoir l'avenir, mais on peut l'imaginer et lui donner amoureusement naissance.

DONELLA H. MEADOWS, *THINKING IN SYSTEMS*²

LES RÉSEAUX

Tous les objets culturels d'un système écosocial sont liés entre eux par des réseaux. Ceux-ci sont indispensables au développement de toute culture. Un poème peut ainsi donner naissance à d'autres œuvres d'art, qu'il s'agisse d'une composition musicale, d'une peinture, d'une danse ou d'un opéra. Les œuvres d'art opèrent une pollinisation

1. Cette liste est une adaptation d'"Ecological Principles" de Michael K. Stone, Center for Ecoliteracy, <http://www.ecoliteracy.org/nature-our-teacher/ecological-principles>, s. d. Pour une autre liste des principes systémiques, voir aussi Donella H. Meadows, *Thinking in Systems*, White River Junction, VT, Chelsea Green Publishing, 2008, en particulier p. 188-191.

2. Donella H. Meadows, *Thinking in Systems*, op. cit. Passage traduit par nos soins.

croisée. Les savoirs traditionnels pollinisent les œuvres contemporaines, tandis que celles-ci agissent par rétroaction sur le savoir culturel. Les idées indépendantes et novatrices pollinisent les entreprises. Pareil phénomène s'avère très riche s'il est traité avec respect et éthique.

LES SYSTÈMES IMBRIQUÉS

La culture est constituée de systèmes imbriqués les uns dans les autres. Si chacun d'eux forme un système à part entière, il s'inscrit également dans un système plus grand. Les changements qui affectent un système à un endroit peuvent se répercuter sur les systèmes imbriqués, mais aussi sur l'ensemble du système. Ainsi, les maisons d'édition sont imbriquées dans le système plus large de l'écriture, de la narration d'histoires et de la littérature, qui est à son tour imbriqué dans une culture particulière, elle-même imbriquée dans le système global de la narration d'histoires (qui inclut la poésie, le cinéma, le journalisme, le spectacle vivant, etc.). L'édition existe également au sein du système imbriqué du profit entrepreneurial, qui exerce à l'heure actuelle une influence plus forte que la culture; celle-ci est dépassée en importance par le marchand, et le «business des livres», comme l'appelle André Schiffrin, s'occupe désormais davantage de l'aspect «commercial» que du contenu des ouvrages³.

3. André Schiffrin, *The Business of Books: How International Conglomerates Took over Publishing and Changed the Way We Read*, Londres, Verso, 2001; John B. Thompson, *Merchants of Culture: The Publishing Business in the Twenty-First Century*, Cambridge,

LES CYCLES

Les membres d'un système écosocial – d'une culture – sont dépendants de l'échange continu d'énergie qui se produit via les idées et la narration d'histoires. Les cycles se croisent au sein de systèmes locaux, régionaux et mondiaux et d'un système à l'autre. L'histoire d'une relation existe au niveau local et mondial.

LES FLUX

Toute culture – quelle que soit sa taille – a besoin d'un flux continu d'énergie en matière d'idéation pour se développer. Le flux énergétique qui va du monde naturel vers le monde des humains crée et entretient les premières forces relatives à l'idéation et à la psychologie, qui se traduisent par le langage; ainsi, les adultes (surtout les mères) chantent des chansons à leurs enfants, leur racontent des histoires et bêtifient avec eux. C'est ainsi que les enfants apprennent à parler et à raconter leurs propres histoires.

LE DÉVELOPPEMENT

Toutes les formes de culture – de l'histoire racontée par un enfant aux différentes industries culturelles mondiales – évoluent avec le temps (ou en fonction des lieux).

Les histoires se forgent au gré des ajouts, des variations et des nouvelles interprétations, ainsi que des supports de représentation ; on est par exemple passé de la littérature orale à la littérature écrite (papyrus, feuilles de palmier, manuscrits), du livre papier au livre numérique.

L'ÉQUILIBRE DYNAMIQUE

Les collectivités écosociales se transforment en boucles de rétroaction dynamiques, si bien que parallèlement à une fluctuation continue, une collectivité caractérisée par sa bibliodiversité et sa multiversité maintient un état raisonnablement stable. L'équilibre dynamique est le fondement de la résilience culturelle. Lorsque de grosses maisons d'édition arrêtent de publier de la poésie, par exemple, quantité de petits autoéditeurs et de points de vente indépendants ouvrent, jusqu'à ce que les gros éditeurs en viennent à la conclusion qu'il s'agit d'une activité rentable et, pendant un certain temps, publient à nouveau de la poésie.

XIV. LA BIBLIODIVERSITÉ AU XXI^E SIÈCLE

*La biodiversité ne pourra être protégée que lorsque
la logique de la production reposera sur la diversité.*

VANDANA SHIVA, *MONOCULTURES OF THE MIND*¹

- « Si je ne peux pas danser, je refuse de participer à votre révolution », a déclaré Emma Goldman en 1931². J'ajouterais : « Si la poésie n'est plus publiée, je refuse de participer à une telle industrie. »
- Ce qui est sauvage est déterminant pour l'existence de la biodiversité et pour sa pérennité. N'excluons pas ceux qui bousculent notre zone de confort.
- Les langues dominantes ont tendance à l'emporter sur le reste, non seulement en balayant les langues locales, mais aussi en écartant certaines de leurs propres variations. Nous devrions tous apprendre au moins une autre langue.
- Prenons des engagements en faveur d'une expression équitable, et non uniquement en faveur d'une expression libre et tonitruante.

1. Vandana Shiva, *Monocultures of the Mind: Perspectives on Biodiversity and Biotechnology*, Penant: Third World Network, 1993.

2. Voir Emma Goldman, *L'Épopée d'une anarchiste*, Bruxelles, Complexe, 1984.

- Faisons en sorte que les deux moitiés de l'humanité soient représentées dans nos sociétés caractérisées par la bibliodiversité. Cela signifie que les hommes devront apprendre à lire et à écouter, voire à penser, différemment.
- Ne nous cantonnons pas à de simples comptages. Car comment compter le nombre d'exemplaires vendus par des auteurs comme Virginia Woolf ou Zora Neale Hurston en 1937? Ou d'ouvrages traduits en anglais comme ceux de Stieg Larsson ou de Mahmoud Darwich en 2000? Qui inclurons-nous dans nos comptages? Quels seront les auteurs visibles au moment où nous compterons? Regretterons-nous après coup de n'avoir pas compté les auteurs difficiles à trouver? Le processus du comptage revient à faire comme si seuls ceux qui peuvent être comptés avaient une valeur. Or c'est contraire à la bibliodiversité.
- Sachons accorder de l'importance aux points sensibles de la bibliodiversité plutôt qu'à ces beuveries organisées à visée marketing qu'on appelle des « festivals ».
- Faisons en sorte de garantir et d'entretenir la bibliodiversité lorsque nous pénétrons dans l'arène de l'édition numérique.
- Ne recolonisons pas.
- Veillons à constituer des sols riches afin que les formes culturelles, les histoires et les contenus qui garantissent l'intégrité sociale de la bibliodiversité puissent perdurer.
- Remettons en question les règles commerciales internationales qui favorisent les infrastructures entrepreneuriales.

- Œuvrons à une égalité de résultats.
- Soutenons les approches indépendantes dans l'ensemble du secteur: auteurs, traducteurs, éditeurs, distributeurs, critiques, libraires, bibliothécaires et médias.

Si la bibliodiversité veut réellement s'inspirer de la notion de biodiversité, conformément à ce qu'ont souhaité les éditeurs chiliens à l'origine du terme, elle doit transformer les principes écologiques en principes socioécologiques³. Ces principes, comme nous l'avons vu, ont trait à des systèmes vivants complexes qui sont en perpétuel devenir et reflètent l'aspect constamment changeant des évolutions naturelles et culturelles. Notre abus de nature se traduit par une planète surchauffée qui fonce tête baissée vers un changement climatique sans précédent. Notre abus de culture entraîne quant à lui une augmentation de la violence, comme en témoignent les livres qui sont le pendant culturel du changement climatique: apologie de la haine et de la misogynie, violence monoculturelle contre l'« autre » et propagande belliciste.

Je suis convaincue que l'édition indépendante survivra en dépit des privatisations et du développement des

3. André Schiffrin a fait le commentaire suivant dans une interview: « Certains tentent de prendre le concept écologique de biodiversité et de l'étendre à d'autres domaines; ils appellent cela la "bibliodiversité". Au Chili, par exemple, quelque 40 éditeurs indépendants se sont réunis sous cette appellation il y a environ dix ans et ils sont parvenus à préserver la nécessaire diversité éditoriale dont peuvent bénéficier les lecteurs dans ce pays » (Gwénaél Pouliguen et Jacques Testard, "Interview with André Schiffrin", *The White Review*, <http://www.thewhitereview.org/interviews/interview-with-andre-schiffrin/>, octobre 2010).

BIBLIODIVERSITÉ

géants de l'édition à l'échelle mondiale. À l'instar des champignons qui poussent en cercles autour des racines des vieux arbres – se développant, mourant, se régénérant et produisant les micro-organismes indispensables à la survie du sol –, les petits éditeurs indépendants continueront à publier des livres audacieux, novateurs et durables, par amour de la littérature. Des livres d'aujourd'hui pour les lecteurs de demain.

TABLE DES MATIÈRES

REMERCIEMENTS	11
PRÉFACE	15
<i>Par Hélène Kloeckner, présidente de l'Alliance internationale des éditeurs indépendants</i>	
INTRODUCTION	19
I. LA BIBLIODIVERSITÉ	25
<i>Définition. Invention du terme. Analogie avec la biodiversité. Résister à la mondialisation. L'édition féministe. La multiversité de la culture. Les droits d'auteur.</i>	
II. TAILLE UNIQUE	41
<i>Comment l'oppression est utilisée pour créer des groupes homogénéisés et les soumettre. Le racisme. La misogynie. L'oppression linguistique. Le marketing.</i>	
III. LE SOL	49
<i>Toute personne est politique.</i>	
IV. LA MULTIVERSITÉ	53
<i>Définition. La politique de la connaissance. L'appropriation.</i>	
V. LA PRODUCTION	59
<i>Les frontières de la création et de la production. La stimulation écologique.</i>	

VI. LE FÉMINISME	65
<i>La marginalisation théorique. L'impact de la pauvreté des femmes.</i>	
VII. LA PORNOGRAPHIE	69
<i>L'homogénéisation des femmes en tant que classe sociale. À qui profite la pornographie ? La haine institutionnalisée.</i>	
VIII. LIBRE-ÉCHANGE ET LIBRE EXPRESSION	73
<i>Le choix. Qui sont les défenseurs de la liberté d'expression ?</i>	
IX. COMMERCE ÉQUITABLE ET EXPRESSION ÉQUITABLE	79
<i>Qu'est-ce que l'expression équitable ? En quoi est-ce différent de la libre expression ? Pouvoir et égalité de résultats et non pas égalité des chances. La pornographie. La censure et la réduction au silence. Le label FSC.</i>	
X. LA RECOLONISATION	91
<i>Le livre électronique, l'édition numérique et la recolonisation des anciens territoires coloniaux. La fixation des prix comparée à la situation des agriculteurs qui vendent à perte aux supermarchés.</i>	
XI. LA BIBLIODIVERSITÉ NUMÉRIQUE	101
<i>Les réseaux. La concentration dans l'édition. La bouffée d'air frais venue de Booki.sh.</i>	
XII. L'ÉDITION BIOLOGIQUE	109
<i>L'écologie de l'édition. Rendre la culture durable. Les langues. Lutter contre la taille unique, la mondialisation et les coupes à blanc.</i>	

XIII. LES PRINCIPES DE LA BIBLIODIVERSITÉ :

STRUCTURES ET PROCESSUS 115

*Les réseaux. Les systèmes imbriqués. Les cycles. Les flux.
Le développement. L'équilibre dynamique.*

XIV. LA BIBLIODIVERSITÉ AU XXI^E SIÈCLE 119





